

LETTRES

DE MILADY

WORTLAY MONTAGUTE,

TRADUITES DE L'ANGLAIS.

SECONDE PARTIE.

LETTRES

DE MONTAIGNE

LETTRES MONTAIGNE

TRADUITES DE FRANÇOIS

SECONDE PARTIE

W

TA

N

Bea

Che

LETTRES

DE MILADY

WORTLAY MONTAGUTE,

Écrites pendant ses Voyages en
diverses parties du Monde.

TRADUITES DE L'ANGLAIS.

NOUVELLE ÉDITION,

Beaucoup plus correcte que les Editions
qui viennent de paroître.

SECONDE PARTIE.



A LONDRES,

Et se trouve à PARIS,

Chez DUCHESNE, Libraire, rue S. Jacques;
au-dessous de la Fontaine S. Benoît,
au Temple du Goût.

M. DCC. LXIV.

LETTERS

DE MARY

TO THE MOUNTAIN

OF THE MOUNTAIN

OF THE MOUNTAIN

OF THE MOUNTAIN

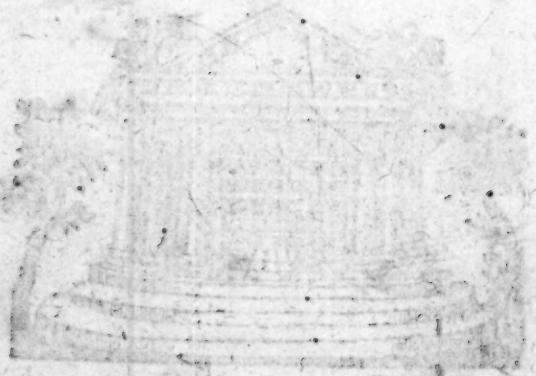
OF THE MOUNTAIN

OF THE MOUNTAIN

OF THE MOUNTAIN

OF THE MOUNTAIN

OF THE MOUNTAIN



OF THE MOUNTAIN

OF THE MOUNTAIN

OF THE MOUNTAIN

OF THE MOUNTAIN

OF THE MOUNTAIN

OF THE MOUNTAIN

OF THE MOUNTAIN



LETRES

DE

MILADY MONTAGUTE,

Traduites de l'Anglois.

LETTRE XXXIII.

*A la Comtesse de ***. D'Andrinople, le 18 Avril 1717. Vieux style.*



E vous ai écrit, ma chere
Soeur, par le dernier Vais-
seau, aussi-bien qu'à tous
ceux avec qui je suis en correspon-
dance en Angleterre: il n'y a que le
Ciel qui sache quand je pourrai trou-

II. Partie.

A

ver une autre occasion pour vous faire tenir de mes nouvelles : je ne puis cependant m'empêcher de vous écrire encore ; car je suis si remplie de ce que je vis hier , qu'il faut , même pour mon repos , que je me hâte de vous en faire part. Je commence donc mon histoire sans avant - propos. Je fus invitée à dîner chez la femme du Grand-Visir , & ce fut avec un plaisir infini que je me préparai à un repas qu'on n'avoit jamais donné à une Chrétienne. Je crus que je satisferois peu la curiosité, qui avoit, sans doute , beaucoup de part dans son invitation , en allant chez elle avec un habillement auquel ses yeux seroient accoutumés : dans cette idée je pris l'habit en usage à la Cour de Vienne ; il est beaucoup plus riche que le nôtre. Mais , pour éviter tout le cérémonial , j'y allai *incognito* dans un carrosse Turc, accompagnée seu-

lement de ma femme de chambre qui me portoit la queue, & d'une Dame Grecque qui étoit mon interprete. L'Eunuque noir de la femme du Grand-Vifir vint au-devant de moi à la porte de la cour ; il m'aida à descendre de carrosse avec beaucoup de respect, & me fit traverser plusieurs chambres où ses esclaves, magnifiquement habillées, étoient rangées en haie : je parvins à la dernière, où étoit la Dame, couchée sur son sofa en camisole de martre. Elle vint au-devant de moi avec beaucoup de civilité, & me présenta une demi-douzaine de ses amies. Elle est âgée d'environ cinquante ans ; il me parut que c'étoit une fort bonne femme. Je fus surprise de trouver si peu de magnificence dans son appartement ; l'ameublement étoit fort simple ; les habits seuls & le grand nombre de domestiques an-

nonçoient la dépense. Elle s'appergut de ma surprise, en comprit le motif, & me dit qu'elle n'étoit plus d'un âge à employer son argent en superflu ; qu'elle n'en dépensoit que pour les pauvres, & que son unique occupation étoit de prier Dieu. Il n'y avoit aucune affectation dans son langage : elle & son mari s'occupent uniquement de dévotion. Le Visir ne regarde jamais d'autre femme que la sienne ; &, ce qui est extraordinaire, ne reçoit jamais de présens, quoique ses prédécesseurs lui ayent donné un exemple bien différent à suivre. Il est même si délicat sur cet article, qu'il n'auroit jamais accepté le présent de Milord M * * *, si on ne lui eût assuré plusieurs fois que c'étoit un droit de sa place à l'entrée de chaque Ambassadeur. Sa femme tint la conversation avec moi jusqu'au dîner, & me



fit toutes sortes de politesses. On servit plat à plat; mais il en parut un très-grand nombre, & tous étoient accommodés dans le goût Turc, que je ne crois pas si mauvais qu'on a pû vous le dire. Je puis juger de la maniere d'apprêter les mets en Turquie, puisque j'ai vécu trois semaines dans la maison d'un *Effendi* à Belgrade, lequel nous a donné de magnifiques repas apprêtés par ses cuisiniers. Je trouvai les mets fort bons la premiere semaine; mais je vous avouerai qu'à la fin je m'en ennuyai, & je demandai la permission de faire servir un plat à la façon de notre pays. J'attribue mon dégoût au défaut d'habitude; car je suis persuadée qu'un Indien qui n'auroit jamais goûté de leur cuisine ni de la nôtre, préféreroit la leur. Les sautes des Turcs sont trop relevées; ils sont trop cuire leur rôti; ils em-

ployent beaucoup d'épicerie fines ; la soupe est le dernier plat ; mais leurs ragoûts sont au moins aussi variés que les nôtres. La femme du Grand-Visir me servit de tout, & avec beaucoup d'empressement : j'étois très-fâchée que mon appétit ne pût répondre à sa politesse. Après le repas, on servit le café & les parfums ; ce qui est une grande marque de considération. Deux esclaves, à genoux, encenserent mes cheveux, mes habits & mon mouchoir ; après quoi, leur Maitresse leur ordonna de jouer de la Guittare, & de danser : elles obéirent sur le champ : la Dame fit excuse de leur ignorance, en me disant, quelle ne prenoit pas soin de les exercer dans cet art.

Je lui fis mes remerciemens, & pris congé d'elle bientôt après. Je fus reconduite de la même manière que j'avois été reçue. Je me serois re-

tirée tout de suite chez moi ; mais la Dame Grecque qui m'accompagnoit me sollicita , avec empressement , d'aller rendre visite à la femme du *Kahia* , qu'elle me dit être le second Officier de l'Empire , & qu'on doit regarder comme le premier , puisqu'il exerce les fonctions de Grand-Visir , & que celui de chez qui nous sortions n'en a que le nom. J'avois trouvé si peu d'amusement dans le Haram du Grand-Visir, que je n'avois point envie d'aller dans un autre ; mais je cédaï aux instances de ma compagne , & je m'en fais très-bon gré. Il y régnoit un air tout-à-fait différent de celui que j'avois trouvé chez le Grand-Visir. La maison même annonçoit la différence qu'il y a entre une vieille dévote & une jeune Beauté : elle étoit magnifique , & d'une propreté étonnante. Je fus reçue à la porte par deux Eunuques noirs qui

me firent passer une grande galerie où étoient rangées en deux haies de jeunes filles , dont les cheveux bouclés pendoient presqu'aux pieds , & dont les habits étoient à fleurs d'argent. J'étois fâchée que la décence ne me permît pas de m'arrêter pour les examiner de plus près. Mais je les oubliai bientôt, lorsque j'entrai dans une grande chambre , ou plutôt un pavillon environné de chassis dorés qui étoient presque tous levés. Les arbres voisins jettoient un ombre agréable , qui garantissoit des rayons du soleil ; autour de leurs troncs étoient entrelacés des jasmins & des chevrefeuilles qui répandoient un doux parfum : à ces agrémens se joignoit celui de voir une fontaine de marbre blanc , dont l'eau tomboit avec un doux murmure dans trois ou quatre bassins. Sur le plafond étoient peintes toutes sortes

de fleurs , qui sortoient de corbeilles dorées , & paroissoient prêtes à tomber. On voyoit la femme du Kahia sur un sofa élevé de trois marches , & couvert de beaux tapis de Perse : elle étoit appuyée sur des coussins de satin blanc brodé : à ses pieds étoient assises deux jeunes filles âgées de douze ans ou environ ; leurs habits étoient presque tout couverts de pierreries. Elles étoient très-aimables ; mais à peine y faisoit-on attention auprès de la belle Fatime , (c'est le nom de la femme du Kahia). Elle est d'une si grande beauté, que je n'ai rien vu de pareil , ni en Angleterre , ni en Allemagne : non , je ne me rappelle aucun visage qui mérite d'être regardé auprès du sien. Elle se leva pour me recevoir , & me salua à la façon de son pays , en mettant la main sur le cœur ; mais elle le fit d'une manière noble & ma-

jeftueufe , que l'éducation de Cour même ne pourroit donner : c'est l'ouvrage de la Nature. Elle me fit apporter des couffins, & m'engagea à prendre le coin du fopha , qui eft la place d'honneur. Quoique la Dame Grecque m'eût prévenue fur la beauté de Fatime , je fus tellement frappée d'admiration , que je reftai quelque temps fans pouvoir lui parler , étant toute occupée du plaifir de la contempler. Que fes traits font bien proportionnés ! qu'ils forment un bel enemble ! Que fa taille eft bien prise ! Quel éclat la Nature a donné à fon teint ! Quelles graces on découvre dans fon foudre ! Quels yeux ! Ils font grands & noirs , & ont la langueur des bleus. De quelque manière qu'on l'envisage , foit de face ou de profil , on découvre une nouvelle beauté. Lorsque l'étonnement de la furprife fut paffé , je l'exami-

nai de près pour voir si je pourrois
 lui découvrir quelque défaut : mais
 cet examen ne servit qu'à me prou-
 ver que c'est une erreur de croire
 qu'une femme régulièrement belle
 ne peut plaire. En vain Apelles em-
 prunta tous les secours de l'Art
 pour faire une figure parfaite ; ce
 miracle étoit réservé à la seule Na-
 ture : elle a réussi en formant Fa-
 time. Quoiqu'élevée dans un pays
 que nous appellons Barbare, elle a la
 contenance si majestueuse, les gestes
 si nobles & si aisés en même tems ,
 que je suis convaincue que , si on la
 voyoit assise sur le trône le plus écla-
 tant de l'Europe , on croiroit qu'el-
 le est née pour être Reine. En un
 mot , sa beauté éclipseroit toutes
 celles qui sont en Angleterre. Un
 castan de brocard d'or, à fleurs d'ar-
 gent, prenoit exactement sa taille , &
 laissoit voir toute la beauté de sa

gorge qui étoit couverte, sans être cachée, par une chemise de fine gaze : ses caleçons étoient couleur d'œillet pâle ; sa camifole étoit d'un verd argent : elle avoit des pantoufles de satin blanc magnifiquement brodé ; ses charmans bras étoient ornés de brasselets de diamans ; sa ceinture en étoit bordée. Un riche mouchoir de Turquie, fond œillet, relevé en argent, couvroit sa tête : de beaux cheveux noirs, partagés en tresses, pendoient fort bas derrière elle. Plusieurs épingles à tête de diamant étoient artistement rangées sur un des côtés de sa tête. Vous m'accuserez, sans doute, d'extravagance, & vous ne pourrez jamais croire qu'il n'y a point d'exagération dans le tableau que je vous fais. Il me semble avoir lu quelque part que les femmes ne parlent jamais de la beauté qu'avec ravisse-

ment, & je ne fais pourquoi on leur en fait un crime : il faut avoir de la vertu pour admirer quelqu'un sans desir & sans jalousie. Les plus graves Ecrivains ont parlé avec une espece d'enthousiasme de quelques beaux tableaux & de quelques statues célebres: pourquoi le chef-d'œuvre du Créateur n'auroit-il pas plus de droit à nos éloges que ces foibles copies ? Je n'ai point honte d'avouer que j'ai goûté plus de plaisir en admirant la belle Fatime, qu'en regardant la plus belle piece de sculpture. Elle me dit que ces jeunes Demoiselles que je voyois à ses pieds étoient ses filles : elle me paroissoit, en vérité, trop jeune pour être leur mere. Vingt jeunes Esclaves, rangées aubas du sofa, me rappelloient l'idée des Nymphes. Il falloit le voir, pour croire que la Nature pût fournir un spectacle si beau. Fatime leur

fit signe de jouer & de danser : dans l'instant , quatre d'entr'elles commencerent à jouer des airs tendres sur des instrumens qui tiennent du Luth & de la Guittare , & s'accompagnoient avec la voix , pendant que les autres dansoient tour à tour. Je n'avois jamais vu de danse semblable : elle étoit extrêmement légère, & voluptueuse en même tems : les airs étoient touchans, les mouvemens des danseuses étoient languissans ; elles s'arrêtoient dans une attitude tendre , & leurs yeux prenoient un air de langueur ; elles se renversoient encore en arriere , & se relevoient ensuite avec tant d'art , que je suis persuadée que la prude la moins sensible , & la dévote la plus scrupuleuse n'auroient pu les regarder sans être émue. Vous avez lu , sans doute , que la Musique des Turcs en général choque l'oreille :

mais ceux qui l'ont écrit n'avoient entendu que la Musique des rues , & ils n'étoient , par conséquent , pas plus en état d'en juger , que ne le feroit , à l'égard de celle d'Angleterre , un étranger qui n'auroit entendu que ces Joueurs d'instrumens qui courent dans les rues de Londres. Je vous assure que la Musique de ce Pays est fort touchante ; je conviendrai cependant que je préférerois l'Italienne ; mais peut-être y a-t-il en cela de la partialité. Je connois une Dame Grecque qui chante mieux que Madame Robinson , & qui sçait parfaitement la Musique Italienne & la Musique Turque : elle préfere la dernière. Il est certain qu'on trouve en Turquie de très-belles voix naturelles ; celles que j'entendis chez Fatime étoient dans ce genre , & elles me plurent beaucoup. Lorsque la danse fut finie , quatre Esclaves blon-

des entrèrent dans la chambre , tenant en main des encensoirs d'argent ; elles parfumerent l'air avec de l'ambre , du bois d'aloës , &c. Elles me servirent ensuite du café à genoux , dans la plus belle porcelaine du Japon, sur des sous-coupes de vermeil. Pendant ce tems , l'aimable Fatime s'entretint avec moi de la maniere du monde la plus polie & la plus agréable : elle m'appelloit souvent *Uzel Sultanam* , c'est-à-dire , la belle Sultane ; me demandoit mon amitié d'un ton très - obligeant , & marquoit du chagrin de ne pouvoir m'entretenir dans ma langue naturelle. Lorsque je pris congé d'elle, deux jeunes Esclaves apportèrent une belle corbeille d'argent , remplie de mouchoirs brodés. Fatime me pria de porter le plus beau pour l'amour d'elle , & donna les autres à mon interprete & à ma femme de cham-

bre. En fortant, je reçus les mêmes politesses qu'en entrant. J'étois si enchantée de ce que je venois de voir, que jem'imaginois avoir passé quelque tems dans le paradis de Mahomet. Je ne fais ce que vous penserez de cette relation; je voudrois seulement quelle vous causât une partie du plaisir que j'ai senti. Je serois bien contente, ma chere Soeur, si vous pouviez partager les amusemens de votre, &c.

LETTRE XXXIV.

*A l'Abbé***. D'Andrinople, le 17.
Mai 1717. Vieux style.*

JE suis sur le point de quitter Andrinople; & je voudrois, avant mon départ, vous faire connoître ce que j'y ai trouvé de plus curieux. Je ne vous ferai aucune dissertation,

pour favoir si c'est la même ville qui s'appelloit autrefois *Orestesie*, ou *Oreste* ; vous le savez mieux que moi. Elle porte maintenant le nom de l'Empereur Adrien. C'est la première ville où les Empereurs Turcs ont fait leur résidence en Europe ; plusieurs y ont encore résidé dans les derniers tems. Mahomet IV. & Mustapha, frere de l'Empereur régnant, aimoient cette ville au point qu'ils abandonnerent entierement Constantinople, pour y demeurer tout-à-fait. Les Janissaires en furent tellement irrités, qu'ils les déposèrent : cependant l'Empereur régnant paroît s'y plaire. La situation en est belle, & son territoire est magnifique ; mais l'air y est fort mal sain. On assure que la ville a huit milles de tour ; on y comprend, sans doute, les jardins. On ne distingue les Palais d'avec les autres

maisons que par la grandeur : car l'architecture des Turcs n'a nulle apparence. Cette ville est actuellement fort peuplée ; mais la plûpart de ceux qu'on y voit , sont des gens qui suivent l'Armée ; & l'on m'a assuré que , quand ils en sortent , la ville est presque déserte. On dessèche tous les étés le fleuve Maritza , appelé autrefois l'Hebre , sur lequel Andrinople est située : je crois que cela contribue beaucoup à rendre l'air mal sain. Ce fleuve fait à présent un courant d'eau qui est fort agréable ; il y a deux beaux ponts dessus. J'ai eu la curiosité d'aller voir la Bourse, dans mon habit Turc, pour n'être pas reconnue ; cependant je vous avouerai que je ne fus pas trop à mon aise , lorsque j'y aperçus une foule de Janissaires ; mais ils n'osent insulter les femmes : ils me firent place avec autant de respect que si

j'avois été habillée à l'Angloise. La Bourse a un demi-mille de long ; elle est voûtée & entretenue avec beaucoup de propreté. Il y a trois cents soixante boutiques remplies de toutes sortes de riches marchandises exposées en vente , comme elles le sont à la nouvelle Bourse de Londres ; mais le pavé de celle d'Andrinople est entretenu plus proprement, & les boutiques sont aussi brillantes que si elles venoient d'être peintes. Les personnes désœuvrées vont s'y promener , ou y prendre du café ou du sorbet , qu'on y crie , comme on fait les oranges à nos Spectacles. J'observai que la plupart des riches Marchands étoient Juifs : cette Nation a un pouvoir incroyable dans ce pays : elle a plus de privilèges que les Turcs mêmes : elle forme ici une République , & est jugée par ses propres Loix. Elle s'est

emparée de tout le commerce de l'Empire , parce qu'il regne une grande union parmi ceux qui la composent , & que les Turcs sont très-nonchalans & peu industrieux. Chaque Bassa a pour homme d'affaires un Juif, auquel il confie généralement tous ses secrets , & le laisse conduire ses affaires à sa volonté , sans s'en mêler en aucune maniere quelconque. C'est ce Juif qui , dans le district de son Bassa, règle les marchés, reçoit les présens qu'on a coutume de faire, qui examine les marchandises qui arrivent ou qui sortent; enfin son pouvoir est presque sans bornes. Le Médecin , l'Intendant , l'Interprete d'un grand Seigneur, est toujours un Juif. Jugez quel avantage peut tirer de-là une Nation toujours attentive à ses intérêts. Les Juifs enfin ont trouvé le secret de se rendre si nécessaires en Turquie , qu'ils sont toujours

assurés de la protection de la Cour. Quoique les Marchands Anglois, François & Italiens connoissent toutes leurs supercheries, ils n'en sont pas moins obligés de leur confier leurs affaires : enfin tout ce qui concerne le commerce passe par leurs mains. Les moins considérables d'entr'eux sont encore des hommes assez importants, pour qu'on n'ose leur manquer. Toute la Nation s'intéresse autant à eux qu'aux plus notables. Ils sont presque tous riches ; mais ils ont soin de ne le pas paroître : dans l'intérieur de leur maison on trouve la plus grande magnificence, même le plus grand luxe. Me voilà bien éloignée de la description de la Bourse. Elle fut fondée par Ali-Bassa, dont elle porte le nom. Tout proche de cette Bourse est une rue qui a un mille de long ; elle est remplie de boutiques, où l'on trou-

ve toutes sortes de belles marchandises ; mais elles sont extrêmement cheres , parce qu'il n'y a point ici de manufacture. Elle est couverte de planches , pour mettre les marchandises à l'abri de la pluie en tout tems. A peu de distance de-là on trouve le Besiten ; c'est une autre Bourse bâtie sur des piliers. On y vend toutes sortes de harnois pour les chevaux : ils sont tous garnis d'or & de pierreries : on est ébloui en entrant dans cette Bourse. De-là , je me fis conduire dans mon carrosse Turc au camp qu'on doit transporter dans peu sur les frontieres. Le Sultan a déjà visité ses tentes avec toute la Cour. Ce camp fait , en vérité , un beau coup d'œil. On prendroit les tentes des Grands pour des Palais : elles couvrent une vaste étendue de terrain , & sont distribuées en plusieurs appartemens tous

peints en verd. Les trois queues de cheval , marque de la dignité des Bassas , sont placées d'une maniere remarquable devant la tente de ces Seigneurs; & sur toutes ces tentes il y a des globes dorés en plus ou moins grande quantité , selon le rang de ceux à qui elles appartiennent. Les Dames Turques vont voir ce camp avec autant d'empressement que les Dames Angloises allerent voir celui de Hide-Park. On s'apperçoit bien que les Soldats n'ont point cēt air de satisfaction qui est ordinaire à des troupes qui sont sur le point de commencer une campagne. La guerre est onéreuse au peuple en général , & particulièrement aux Marchands , sur-tout lorsque le Grand-Seigneur est décidé , comme il l'est aujourd'hui , à commander ses Armées en personne. Chaque corps de Marchands est obligé de lui faire un présent

présent proportionné aux richesses de ceux qui le composent. Je me levai à six heures du matin pour voir la marche des troupes qui devoient passer par les principales rues de la ville ; mais elle ne commença qu'à huit. Le Grand-Seigneur se mit à la fenêtre du Serrail pour la voir.

Les troupes étoient précédées par un Effendi , monté sur un chameau magnifiquement enharnaché ; il lisoit à haute voix l'Alcoran, qui étoit richement relié, & posé sur un coussin. Une troupe d'enfans habillés de blanc environnoient l'Effendi, & chantoient des versets de l'Alcoran ; suivoit un homme qui portoit des rameaux verts ; il imitoit un laboureur qui sème du bled : venoient ensuite plusieurs moissonneurs couverts d'épis de bled , comme on dépeint Cérès ; ils tenoient des faulx en main & prenoient l'attitude de faucheurs.

Paroiſſoit une petite machine traînée par des bœufs ; il y avoit deſſus un moulin à vent , & des enfans occupés à moudre du bled : cette machine étoit ſuivie d'une autre traînée par des buffles ; on voyoit un four & deux enfans , dont l'un pétriffoit le pain , l'autre le tiroit du four : ils jettoient , par intervalles , des gâteaux au peuple. Marchoit enfuite la compagnie des Boulangers , rangés deux à deux , & habillés proprement. Ils portoient ſur leur tête des gâteaux , des pains de toute grandeur & des pâtés de toute eſpece. Suivoient deux bouffons , dont le viſage étoit couvert de farine ; ils amuſoient le peuple par leurs geſtes & leurs grimaces. Suivoient , dans le même ordre que les Boulangers , tous les plus riches Corps des Marchands de l'Empire , comme Jouailliers , Merciers , &c. tous fort bien montés. Au

milieu. d'eux étoient plusieurs arcs de triomphe , où les différens Commerces étoient représentés avec une magnificence extrême , principalement celui des Foureurs: ils avoient mis autour d'une machine assez grande , des peaux d'hermine & de renard ; elles étoient arrangées avec tant d'art , qu'il sembloit que les animaux étoient vivans. Des Musiciens & des Danseurs suivoient les Corps des Marchands. Il pouvoit y avoir en tout vingt mille hommes tout prêts à suivre l'Empereur , s'il le leur avoit commandé. La marche étoit fermée par les Volontaires qui venoient demander à Sa Hauteffe l'honneur de mourir à son service. Ils présentoient un spectacle si barbare , que je quittai la fenêtre sitôt qu'ils parurent : ils étoient tout nuds jusqu'à la ceinture. Les uns avoient des flèches enfoncées dans

les bras ; les autres en avoient dans la tête , & le sang couloit sur leur visage. Quelques - uns se perçoient le bras avec un couteau , & faisoient rejaillir le sang sur leurs camarades : cette barbarie étoit regardée comme une preuve de courage. On m'assura qu'il y en avoit plusieurs qui , en approchant de la fenêtre de leurs maitresses, s'enfonçoient une autre flèche dans quelque partie du corps pour leur prouver leur amour, & qu'elles ne manquoient jamais de donner un signe d'approbation à cette galanterie. Toutes les femmes sont voilées pour voir ce Spectacle. Il dura huit heures, & m'ennuya beaucoup, quoique je fusse chez la veuve du Capitan Bassa , Amiral , laquelle me fit toutes sortes de politesses : elle m'engagea à prendre du café, des confitures & du sorbet.

Deux jours après j'allai voir la

Mosquée du Sultan Sélim I. Ce bâtiment est digne de la curiosité d'un voyageur. Quoique je fusse habillée à la mode du pays, j'imagine qu'on savoit qui j'étois ; cependant on ne fit aucune difficulté de me laisser entrer ; le portier même eut l'attention de me conduire par-tout. Cette Mosquée a quelque chose de majestueux : elle est située au milieu de la ville , & dans le lieu le plus élevé. La première cour a quatre portes ; la seconde , trois ; & toutes les deux sont environnées de portiques , dont les piliers sont de marbre & d'Ordre Ionique ; le pavé est de marbre blanc. Le haut de ces portiques forme plusieurs coupoles ou dômes , sur chacun desquels on voit un globe doré. Au milieu des deux cours il y a de belles fontaines de marbre blanc : devant la grande porte de la Mosquée est un portique soutenu par

des piliers de marbre verd , qui forment cinq portes. Le corps de la Mosquée fait un dôme d'une grandeur prodigieuse; mais j'entends si peu l'architecture , que je n'ose parler des proportions : elle me parut cependant assez régulière. L'édifice est très-élevé , & j'ose assurer que , de tous les bâtimens que j'ai jamais vus , c'est celui qui a l'air le plus majestueux. Il y a deux rangs de galeries soutenues par des piliers; les balustrades sont de marbre : le pavé de la Mosquée est aussi de marbre ; il est couvert de tapis de perse. L'on n'y voit ni prie-Dieu , ni ces différentes espèces de bancs qu'on trouve dans nos Eglises ; & cette simplicité m'a paru assez noble. On n'y défigure point les piliers, qui sont presque tous de marbre rouge ou blanc , par de petites statues , ni par des images ridicules , qui donnent aux Eglises des Catholiques Romains l'air de boutique.

ques de Tabletiers. Il y a sur les murailles des fleurs dont la couleur est si vive, qu'au premier coup d'œil je ne pus jamais imaginer de quelle matière elles étoient ; mais , en approchant , je vis que c'étoit de la porcelaine du Japon : cela fait un très-bel effet. On voit au milieu de cette Mosquée une très-grande quantité de lampes de vermeil , parmi lesquelles il s'en trouve une qui est d'une grandeur prodigieuse. Elles doivent faire un beau coup d'œil lorsqu'elles sont toutes allumées : mais les femmes ne peuvent voir ce spectacle , parce qu'on ne les allume que la nuit. Sous la grosse lampe est une chaire de bois , dont la sculpture est dorée ; & tout auprès, une fontaine où l'on se lave ; ce qui fait , comme vous le savez , un article essentiel de la Religion des Turcs. Dans un coin de cette Mosquée est

une tribune fermée par des jalousies dorées : c'est-là que le Grand-Seigneur entend l'Office. Au bout on voit une grande niche , dans laquelle est un autel où l'on monte par des marches : il est couvert de brocard d'or , & il y a sur le devant deux chandeliers de vermeil, d'une grandeur assez considérable ; dans chacun d'eux on voit une chandelle de cire blanche de la grosseur d'un homme. Le dehors de la Mosquée est orné de plusieurs tours , dont le dessus est tout doré : c'est de-là que les *Imaums* appellent le peuple à l'Office. J'eus la curiosité de monter sur une de ces tours , dont la construction me parut surprenante. On arrive par la même porte à trois différens escaliers qui conduisent aux trois étages de la tour ; mais ces escaliers , qui font le tour de ce bâtiment , sont distribués de maniere que trois Der-

vis peuvent les monter sans se rencontrer ; ce qui est admiré des connoisseurs. Derrière la Mosquée est une Bourse où les pauvres Artisans sont logés *gratis*. Lorsque j'entrai dans cette Mosquée , j'y vis plusieurs Dervis qui célébroient l'Office. Leur robe est d'une étoffe de laine unie ; ils ont les bras nus ; un bonnet de laine , semblable à un chapeau profond , mais sans bords , couvre leur tête. J'ai été voir d'autres Mosquées qui sont construites dans le même ordre d'architecture que celle de Sélim I. mais qui ne l'égarent pas , à beaucoup près, en magnificence : elles ont cependant toutes en général l'air plus majestueux que les Eglises d'Allemagne & d'Angleterre : je ne parle pas de celles qui sont dans les pays où je n'ai point passé. Le Serrail n'a rien de frappant ; mais les jardins en sont très-grands ; il y a

beaucoup de fontaines & d'arbres
c'est tout ce que j'en puis dire: car
je n'y ai point été.

Je crois qu'il est inutile que je vous
fasse un détail des cérémonies qui se
sont observées à l'entrée & à l'audien-
ce de Milord M***: ce sont toujours
les mêmes ; je ne répéterai point
ce qui a été tant de fois écrit.
Le fils du Sultan peut avoir onze
ans : aux audiences d'Ambassadeur
il est assis à côté de son pere. C'est
un beau jeune homme ; mais il n'y
a pas d'apparence qu'il succède im-
médiatement à l'Empereur régnant.
Mustapha a laissé deux fils , dont le
plus âgé a vingt ans : le peuple a
fondé de grandes espérances sur lui ;
& il paroît qu'il ne regrettera pas ce-
lui qui le gouverne aujourd'hui : il
passe pour être avare , & cruel. Je
suis , &c.

Je vous écrirai encore de Conf-
tantinople.

L E T T R E X X X V .

*A l'Abbé ***. De Constantinople ;
le 29 Mai 1717. Vieux style.*

J'Ai fait un voyage très agréable : le tems étoit extrêmement beau ; & , comme nous sommes à présent dans la plus belle saison de l'année, les prairies offroient le plus riant spectacle du monde. Elles étoient toutes couvertes de ces fleurs dont nous décorons nos parterres, & d'herbes odoriférantes ; ma berline , en les foulant , parfumoit l'air. Le Grand-Seigneur nous a fourni trente chariots couverts pour nos bagages , & cinq carrosses Turcs pour mes femmes. Tous les chemins étoient occupés par les Grands-Spahis, qui venoient de l'Asie avec leurs équipages pour joindre l'armée. Ils ne voya-

gent jamais sans leurs tentes ; je n'ai point voulu en accepter , préférant de loger dans des maisons. Je ne vous ferai point ici une liste ennuyeuse des noms des Villages par où nous avons passé ; je me contenterai de vous parler du *Conac* , ou petit Serrail qu'on a bâti à *Ciorlci* pour le Grand-Seigneur , lorsqu'il passe par-là. J'eus la curiosité de visiter tous les appartemens destinés pour les Dames de la Cour. Ils sont situés au milieu d'un bouquet d'arbres touffus , & rafraîchis par des fontaines. Je fus assez surprise de trouver les murailles toutes couvertes de Vers Turcs , écrits avec le pinceau. Je me les fis expliquer par mon Interprete , & j'en trouvai plusieurs qui étoient assez bien tournés ; cependant je crois, comme il en convint lui-même, qu'ils perdent beaucoup dans la traduction. En voici un traduit littéra-

lement : » Nous venons dans ce Mon-
 » de , nous y séjournons , & nous par-
 » tons : celui qui est logé dans mon
 » cœur n'en sort jamais «. En con-
 tinuant notre route , nous avons
 passé par de belles prairies émaillées
 qui sont le long du rivage de la Mer
 de Marmara ; c'est l'ancienne Pro-
 pontide. La nuit suivante nous cou-
 chames à Sélivrée , qui étoit autre-
 fois une Ville célèbre : c'est à pré-
 sent un bon Port de mer , & assez bien
 bâti ; il y a un Pont de 32 arca-
 des. On y trouve une ancienne &
 fameuse Eglise Grecque. J'avois
 prêté un de mes carrosses à une
 Dame Grecque qui étoit charmée de
 trouver l'occasion de voyager avec
 moi ; elle avoit dessein de faire ses
 dévotions à cette Eglise , & je l'y
 accompagnai. Cet édifice est mal
 bâti ; on y voit les mêmes ornemens
 que dans les Eglises des Catholiques

Romains ; mais ils sont moins riches. On me montra le corps d'un Saint où je jettai une pièce d'argent ; on me fit voir en outre un portrait de la Vierge , qu'on prétend avoir été peint par S. Luc : il ne prouve pas que ce Saint fût fort habile dans l'art de peindre ; cependant la plus belle Notre-Dame d'Italie n'est pas plus célèbre par les miracles. Les Grecs ont un très-mauvais goût pour la peinture : tous leurs tableaux sont à fond d'or : ils croient les embellir par-là. Jugez de l'effet que cela doit faire. Dans leurs peintures on ne voit ni ombres ni proportions. Ils ont un Evêque qui officie en robe de pourpre. Il eut la politesse de m'envoyer à mon logement une chandelle presque aussi grosse que mon corps. Nous restâmes à coucher dans une Ville appelée *Bujuk-Cek-mege* , ou Grand-Pont : le lende-

main nous nous arrê tâmes à *Kujuk-Cekmege*, ou Petit-Pont. La maison où nous logeâmes est assez agréable : c'étoit autrefois un Monastère de Dervis. En entrant, on trouve une grande cour, environnée d'un cloître bâti en marbre ; il y a une belle fontaine au milieu. Le point de vue de cette maison & des jardins qui l'environnent, est le plus beau que j'aye jamais vu ; il prouve que les Moines de toutes les Religions savent toujours bien choisir leurs retraites. Il est à présent occupé par un *Hogia*, ou Maître d'école, qui enseigne les enfans. Je le priai de me montrer son appartement particulier ; je fus fort surprise de voir qu'il me montrait un cyprès très-élevé, au haut duquel son lit étoit placé, & un peu plus bas celui de sa femme & de deux enfans qui, comme lui, couchoient tou-

tes les nuits dans cet arbre. Cela me parut si plaisant , que j'eus la curiosité d'examiner ces nids de plus près : mais lorsque j'eus monté cinquante échelons , je vis qu'il m'en restoit encore autant pour arriver au haut de l'arbre , & qu'il me faudroit aller de branche en branche , j'eus peur pour mon cou , & je descendis.

Nous arrivâmes le lendemain à Constantinople ; mais je ne puis vous en parler encore ; je n'ai été occupée qu'à recevoir des visites qui m'ont assez récréé la vue , parce que les femmes sont, en général, très-belles ici , & qu'elles savent toutes se mettre avec goût. Notre Hôtel est dans Pera, qui n'est pas plus un Fauxbourg de Constantinople, que Westminster n'en est un de Londres. Tous les Ambassadeurs sont logés fort près les uns des autres. De notre Hôtel on découvre le Port, la Ville, le Serrail, & les

montagnes éloignées de l'Asie , ce qui fait le plus beau coup d'oeil du monde.

Un Auteur François dit que Constantinople est deux fois aussi grande que Paris; Milord M*** prétend qu'elle n'est pas plus grande que Londres ; pour moi je trouve le contraire ; mais je ne la crois pas si peuplée. Les champs où l'on enterre les morts sont certainement beaucoup plus spacieux que toute la Ville , & je suis étonnée que l'on perde tant de terrain pour cet usage en Turquie. J'ai vu des cimetières de plusieurs milles d'étendue , qui servoient à enterrer les morts d'un très-petit Village qui avoit autrefois été une grande Ville , & qui n'en conservoit plus que cette triste marque. Les Turcs ont pour maxime de ne jamais toucher à une pierre qui sert de monument : il y en a quelques-

uns qui sont de très-beau marbre , & qui coûtent fort cher. On érige ordinairement à la mémoire d'un homme une colonne au haut de laquelle on fait sculpter un turban. Comme les turbans , par leurs formes , dénotent la qualité & la profession d'un homme , cela fait le même effet que si l'on mettoit des armes sur le tombeau du mort ; d'ailleurs on grave ordinairement une inscription en lettres d'or sur la colonne. Le tombeau des femmes a une colonne sans aucun ornement ; mais on met une rose au haut , lorsqu'elle est destinée pour celui d'une fille.

Chaque famille a sa sépulture particulière ; elle est environnée de grillages & plantée d'arbres tout autour. Dans celle des Sultans & des Grands , il y a toujours des lampes allumées.

En vous parlant de la Religion

des Turcs , j'ai oublié deux particularités. J'en avois lu une ; mais elle me paroïssoit si bizarre , que je la croyois fausse : elle est cependant vraie. C'est que lorsqu'un mari a répudié sa femme d'une manière solennelle , il ne peut la reprendre qu'à une condition , qui est de permettre à un autre homme de passer une nuit avec elle ; & il s'en trouve qui aiment mieux subir cette loi , que d'être privés pour toujours d'une femme pour laquelle leur passion s'est rallumée. L'autre particularité est un point de doctrine bien extraordinaire : toute femme qui meurt sans être mariée , est regardée comme une réprouvée. Cette croyance est fondée sur l'opinion où les Turcs sont que la femme n'est créée que pour croître & multiplier ; & qu'elle ne remplit sa vocation , que lorsqu'elle fait des enfans , ou qu'elle les élève , &

c'est tout ce que Dieu lui demande. Les femmes ne peuvent être effectivement astreintes à d'autres devoirs en Turquie , puisque tout commerce avec le Public leur est interdit. Nous sommes persuadés que les Mahométans ne croient point qu'elles aient une ame ; mais nous nous trompons : il est vrai qu'ils prétendent que l'ame des femmes n'est pas d'une espèce si élevée que celle des hommes , & qu'elles n'entreront point dans le Paradis qui leur est destiné à eux qui doivent être seuls dans la compagnie des Béatitudes célestes ; mais ils croient qu'il y a un lieu de félicité destiné pour les femmes vertueuses , & où elles jouiront d'un bonheur éternel. Il y a beaucoup de femmes assez superstitieuses pour ne pas vouloir rester veuves dix jours , de crainte d'être réprouvées en mourant , comme des

créatures inutiles : mais celles qui aiment leur liberté, & qui sont moins scrupuleuses , ne se marient que lorsqu'elles craignent de mourir. Ce précepte de Religion est bien différent de celui qui enseigne qu'il n'y a rien de si agréable à Dieu qu'un vœu de chasteté perpétuelle. Je vous laisse à juger laquelle est la plus raisonnable de ces deux doctrines. J'ai une collection de médailles Grecques, qui commence déjà à être nombreuse. Il y a ici des Antiquaires de profession , toujours tout prêts à en vendre à ceux qui en veulent acheter. Vous ne sauriez croire de quel œil ils me fixent lorsque je leur en demande : je crois qu'ils s'imaginent qu'il n'est permis de chercher des médailles antiques qu'à ceux qui sont eux-mêmes des antiquités. Il y en a dans ma collection quelques-unes des Rois de Macé-

doine , qui font fort rares , principalement un Persée : il est si bien gravé , que ses traits semblent annoncer ses vices. J'ai une tête de porphyre qui est une véritable sculpture Grecque. Les Savans à qui je la ferai voir à mon retour , n'auront pas la satisfaction de savoir qui elle représente ; car les Antiquaires de qui on achete ces raretés , sont tous Grecs , & d'une ignorance extrême ; ils ne savent que vendre. Ils ont des correspondances à Alep , au Grand-Caire , en Arabie & en Palestine , qui leur envoient tout ce qu'ils peuvent trouver , & souvent de gros morceaux de cuivre qui ne sont propres qu'à faire des casseroles & des chaudrons. Ils vendent tout le plus cher qu'ils peuvent , sans distinguer ce qui est précieux , d'avec ce qui ne l'est pas. Ceux qui croient avoir un peu de connois-

fance ne manquent jamais de trouver l'image de quelque Saint sur les médailles des Villes Grecques. Un d'entr'eux , me montrant , sur le revers d'une médaille , Pallas avec une victoire dans sa main , m'assura que c'étoit la Vierge qui tenoit un Crucifix. Le même me présenta la figure de Socrate sur une sardoine , & pour en rehausser le prix , il lui donna le nom de S. Augustin. J'ai demandé une Momie , qui , je crois , me parviendra sans qu'il lui arrive le même accident qui est arrivé à une très-belle que le Roi de Suede avoit fait acheter : elle lui coûtoit fort cher ; mais les Turcs s'imaginèrent que ce Prince avoit formé quelque projet , & que , pour le faire réussir , il lui falloit cette Momie ; en conséquence , ils se persuaderent que c'étoit le corps de ... Dieu fait qui ; & que la conservation de leur Em-

pire dépendoit mystiquement de celle de ce corps : ils rappellerent à cette occasion quelques anciennes prophéties , & finirent par mettre la Momie dans les sept tours , où elle est restée prisonniere depuis ce tems. Je n'ose employer mon crédit pour la délivrer ; mais j'espere que la mienne passera sans être examinée. Je ne puis à présent vous dire autre chose de Constantinople. Vous recevrez de mes nouvelles lorsque j'aurai eu le tems de me reconnoître. Je suis , Monsieur , Votre , &c.



LETTRE

L E T T R E X X X V I.

A M. Pope. Du Village de Belgrade, le 17 Juin 1717. Vieux style.

J E compte que vous avez reçu à présent deux ou trois de mes Lettres. Celle où vous me supposez morte & enterrée ne m'est parvenue qu'hier, quoique datée du trois Février. Je vous ai déjà appris que j'étois encore de ce monde ; mais en vérité, je compare ma situation actuelle à celle des esprits séparés des corps. Les chaleurs de Constantinople sont cause que je suis dans ce lieu qui répond parfaitement à la description des Champs Elisées. C'est un bois planté d'arbres fruitiers, qui sont arrosés par un grand nombre de fontaines, dont l'eau est très-claire & très-bonne ; ils ombragent plu-

II. Partie.

C

fleurs belles allées : la terre est couverte d'une si agréable verdure, qu'elle me semble être l'ouvrage de l'Art : mais on m'assûre que c'est celui de la Nature. Nous découvrons la Mer Noire , qui nous rafraîchit par ses brises , & calme les excessives chaleurs de l'été. Ce Village n'est habité que par des Chrétiens qui sont fort riches : ils vont tous les soirs chanter & danser sur le bord d'une fontaine qui n'est qu'à quarante pas de la maison que j'habite. La beauté & l'habillement des femmes me rappellent à l'idée les tableaux que les Poètes & les Peintres font des Nymphes. L'état dans lequel est mon esprit , me persuade presque que je suis malade : j'ignore entierement ce qui se passe parmi les vivans ; & si le hazard m'en donne quelques nouvelles, je les reçois avec une extrême indifférence. Je con-

serve cependant toujours du penchant pour mes amis & mes connoissances que j'ai laissés dans le monde, selon ce que dit un admirable Auteur : » Les esprits des morts conservent toujours de la tendresse pour les amis & les parens qu'ils ont laissés derrière eux. « Personne ne peut nier cette vérité : j'en suis moi-même un exemple. Virgile dit aussi :

Curæ non ipsæ in mortē relinquant.

Pour que le lieu que j'habite fût de véritables Champs Elisées, il faudroit qu'il y eût un fleuve Léthé : mais je ne suis pas assez heureuse pour y en trouver. En vérité, la danse, le chant, & la clarté du soleil m'ennuient, & je soupire après la fumée & les impertinences qui vous fatiguent. Je fais cependant ce que je peux pour me persuader que je vis

ici dans une plus agréable variété ,
 & que le lundi chasser aux perdrix ;
 la mardi, lire de l'Anglois ; le mer-
 credi , étudier la Langue Turque ,
 dans laquelle , à propos , je suis déjà
 fort savante ; le jeudi , lire les Au-
 teurs Classiques ; le vendredi, écrire ;
 le samedi , m'occuper avec mon
 aiguille ; le Dimanche, recevoir des
 visites & entendre de la musique ,
 est employer plus agréablement la
 semaine, que d'aller le lundi à la
 Cour , le mardi chez Milady Mo-
 huns, le mercredi à l'Opera, le jeudi
 à la Comédie, le vendredi chez Mi-
 lady Cherwynds, &c. Dans ce cercle
 continuel d'actions , on voit le même
 scandale , les mêmes folies répétées
 cent & cent fois , & elles ne me font
 pas plus d'impression ici qu'aux au-
 tres morts. Dans l'état où je suis ac-
 tuellement , je peux entendre tout
 sans indignation ; je ne suis capable

que de pitié. Quand je réfléchis à l'espace immense qui est entre vous & moi, les nouvelles qui m'arrivent ne m'affectent plus; si elles m'annoncent un sujet de joie ou de tristesse, je pense que ce sujet a eu le tems de changer avant que j'en fusse informée. Mais cette indifférence ne s'étend pas jusqu'à mes amis, comme je l'ai déjà dit: je serai toujours flattée si vous voulez en être du nombre, aussi-bien que Madame Congreves, & je désire de vivre toujours dans votre amitié. Je suis, &c.

LETTRE XXXVII.

*A Milady ***. Du Village de Belgrade, le 17 Juin 1717. Vieux style.*

JE vous demande pardon, Milady, mais je n'ai pu m'empêcher de rire, même de bon cœur, à la lec-

ture de votre Lettre , & des commissions dont vous voulez bien m'honorer. Vous me priez d'abord de vous acheter une Esclave Grecque, ornée de toutes sortes de qualités; mais les Grecs sont Sujets , non Esclaves des Turcs. Les filles que l'on vend ici ont été ou prises à la guerre, ou enlevées en Russie , en Circassie, ou enfin en Géorgie ; & ce sont toutes de pauvres malheureuses si maladroites, que vous n'en voudriez prendre aucune pour servante de fatigue. Il est vrai qu'on en avoit enlevé plusieurs milles dans la Morée; mais la plupart a été rachetée par les Chrétiens, & le reste par les parens qu'elles avoient à Venise. Ces belles Esclaves, qui servent les femmes de qualité, aussi-bien que celles qui sont destinées aux plaisirs des grands Seigneurs, sont toutes achetées à l'âge de huit

à neuf ans , & on leur apprend avec
soin à danser , chanter , broder , &c.
Elles sont presque toutes Circassiennes ;
leurs maîtres ne les vendent jamais ,
que quand elles ont fait quelque faute grave.
S'ils s'en dégoûtent , ils en font présent
à un de leurs amis , ou leur rendent la
liberté. Celles qui sont exposées dans les
marchés , sont toujours coupables de quel-
que crime , ou si grossières , & si mal-
adroites , qu'elles ne sont propres à rien
du tout. Je crains que vous n'ajoutiez pas
foi à ce langage , qui est bien différent
de l'opinion qu'on a en Angleterre ; mais
qui est cependant vrai. Toute votre Lettre
est remplie de méprises d'un bout à l'autre.
Je m'apperois que vous avez pris vos idées
de la Turquie dans Dumont , ce digne Auteur ,
qui a écrit avec autant d'ignorance que de con-

fiance. C'est un amusement singulier pour moi, de lire ici les voyages du Levant, qui sont tous en général remplis de mensonges & d'absurdités. Les Auteurs de ces fortes de relations ne manquent jamais d'entrer dans des détails sur ce qui regarde les femmes, quoiqu'ils n'en aient certainement jamais vû une seule; & de parler des mœurs des hommes, comme d'une chose qui leur est très-con nue, quoiqu'ils ne se soient jamais trouvés avec eux: souvent ils ont même la hardiesse de donner la description des Mosquées dans lesquelles ils n'ont osé seulement regarder par un trou. Les Turcs sont en général très-fiers, & ne conversent jamais avec un étranger, s'ils ne sont certains qu'il tient un rang distingué dans son Pays. Je ne parle que des Turcs de marque; & vous pouvez bien vous imaginer

quelle idée la conversation de ceux du commun peut donner du génie de la Nation en général.

Je vous enverrai certainement du baume de la Mecque ; mais il est beaucoup plus difficile d'en avoir que vous ne pensez. D'ailleurs , je ne vous conseille pas d'en faire usage. Je ne fais pourquoi on le vante tant. Toutes les Dames que je connois à Londres & à Vienne , m'ont priée , avec beaucoup d'instances , de leur en envoyer des pots. On m'en a donné une certaine quantité de la meilleure espèce ; ce qui fait un présent fort honnête. Je me suis hâtée d'en mettre sur mon visage , parce que j'en attendois quelque effet surprenant ; il est vrai qu'il l'a été beaucoup. Dès le lendemain , mon visage a extraordinairement enflé , & est devenu aussi rouge que celui de Milady ***. J'ai été trois

jours entiers dans ce triste état , & je
 croyois y rester toute ma vie : vous
 imaginez bien que j'étois fort inquiet-
 te : pour surcroît d'amusement , Mi-
 lord M*** ne cessoit de me repro-
 cher mon imprudence. A la fin , mon
 visage s'est remis dans son ancien
 état ; les Dames me disent qu'il est
 même beaucoup mieux qu'il n'étoit ;
 mais je ne m'apperçois point de cet
 embellissement dans mon miroir. Il
 est vrai que , si l'on jugeoit de l'effet
 du baume par leur visage , à elles ,
 on en auroit une opinion fort avan-
 tageuse. Elles en font toutes usage ,
 & leur teint est d'une beauté ravis-
 sante. Pour moi , je n'ose m'exposer
 une seconde fois à la même douleur ;
 je laisserai mon teint suivre le cours
 de la Nature , & ne chercherai point
 à empêcher le tems de le flétrir : en
 un mot , je fais peu de cas des re-

mèdes de cette espee. Pour vous ; Madame , vous ferez ce qu'il vous plaira ; souvenez-vous seulement , avant de vous en servir , que votre visage sera pendant quelques jours dans un état où vous n'oserez le montrer à la Cour. Les Dames Turques prétendent qu'il y a un moyen de se faire aimer plus sûr que celui de devenir belles : vous savez qu'on n'en connoît point d'autre dans notre Pays. Elles sont persuadées qu'il y a des secrets , qu'elles disent connoître , par lesquels elles peuvent enchanter celui qui leur plaît , & prendre un empire absolu sur lui. Comme je ne suis pas crédule , je n'ajoute aucune foi à cet enchantement. Je disputai hier au soir , sur cet article , avec une Dame , à qui je dois rendre la justice de dire qu'elle parle très-pertinemment

sur tout autre sujet que celui-là : mais elle se fâcha réellement contre moi , voyant qu'une quarantaine de contes qu'elle m'avoit faits à ce sujet ne me persuadoient point. Enfin, elle finit par me faire l'histoire de plusieurs mariages ridicules, auxquels on ne pouvoit attribuer d'autre cause, disoit-elle , que ces enchantemens. Je l'assurai qu'en Angleterre , où l'on ne connoissoit nullement la magie , où les femmes n'étoient pas, à beaucoup près, si belles qu'ici , & enfin où il faisoit de moitié moins chaud, on voyoit des mariages ridicules , & , qu'on ne regardoit point comme une chose surnaturelle de voir un homme faire des folies pour une femme. Mais toutes ces raisons ne furent pas capables de détruire en elle un préjugé qu'elle appelloit certitude. Elle ajoûta , qu'elle se feroit

scrupule d'user d'enchantemens; mais qu'elle le pourroit, si elle le jugeoit à propos. Ensuite, en me regardant fixement, elle me dit, d'un ton dogmatique, qu'aucun enchantement ne pouvoit avoir d'effet sur moi; qu'il y avoit quelques personnes dans le même cas, mais en très-petit nombre. Jugez combien ce discours me fit rire. Toutes les Dames Turques pensent cependant comme celle-là, & prétendent qu'elles ne font aucun pacte avec le Diable: il y a, disent-elles, des compositions qui peuvent inspirer de l'amour. Je crois que quelqu'un qui pourroit envoyer en Angleterre un vaisseau chargé de ces compositions, auroit bientôt fait sa fortune. Combien de femmes de notre connoissance donneroient tout ce qu'on leur demanderoit pour avoir de cette marchandise! Adieu, ma chere Lady: je crois ne pouvoir finir

ma Lettre par un sujet qui présente
des idées plus agréables. Bien des
gens, comme vous pouvez le croire,
me feroient la cour en Angleterre,
si, dans mes voyages, j'avois acquis
une science qui leur seroit si utile.



 LETTRE XXXVIII.

*A Madame T. De Pera, le 4 Janvier
1718. Vieux style.*

JE vous suis très-obligée, ma chere Dame, de la Lettre amusante que vous m'avez écrite. De toutes les personnes avec qui je suis en correspondance, vous êtes la seule qui ayez pensé assez juste pour croire que je serois charmée de savoir ce qui se passe parmi vous. Toutes les autres me disent, presque en termes formels, que je fais tout : je ne peux imaginer sur quoi il leur plaît de fonder cette supposition ; à moins qu'elles ne soient persuadées qu'il y a encore dans ce Pays de la race du pigeon de Mahomet, duquel je reçois quelque intelligence surnaturelle.

Je voudrois bien pouvoir , par reconnoissance pour votre bonté , vous faire quelque relation amusante de ce Pays : mais j'ignore si , parmi les scènes qui s'y passent , j'en pourrai trouver qui piquent votre curiosité ; je doute même que vous en ayez pour des choses si éloignées de vous. Je vous avouerai franchement que je ne suis guères disposée à ramasser ce qu'il peut y avoir d'amusant : toute mon attention est réunie à faire des préparatifs nécessaires pour l'augmentation de ma famille que j'attends de jour en jour. Mais la gloire qui m'en reviendra , la réflexion que je tomberois , sans cela , dans le mépris , me console de cet accident. Vous n'entendriez pas ce langage , si je ne vous instruisois qu'il est plus honteux dans ce Pays-ci pour une femme mariée de n'être pas mère , que de l'être.

tre dans le nôtre avant le mariage. Si-tôt qu'une femme cesse de faire des enfans, on croit que c'est la vieilleſſe qui en eſt la cauſe, quoiqu'elle ait l'air très-jeune. En outre, la fécondité eſt auſſi néceſſaire pour être regardée comme une Beauté, que les preuves de nobleſſe pour être reçu Chevalier de Malte. Auſſi les femmes en Turquie ſont ſi empreſſées de faire preuve de leur jeuneſſe, qu'outre les moyens naturels, elles emploient toutes ſortes de ſtratagèmes; ce qui les fait ſouvent périr. Toutes les femmes de ma connoiſſance ont, ſans exagérer, douze ou treize enfans, & les vieilles ſe glorifient d'en avoir eu vingt-cinq ou trente: c'eſt le plus grand nombre qui leur attire le plus de reſpect. Lorſqu'elles ſont enceintes, on leur entend répéter ſouvent; »qu'elles eſperent que Dieu » leur fera la grace d'en avoir deux

» cette fois. » Lorsque je leur demande , comment elles pourront pourvoir à la subsistance d'une famille aussi nombreuse qu'elles le desireroient , elles me répondent que la peste en détruira infailliblement la moitié. Cela arrive ordinairement , sans que les parens en prennent beaucoup de chagrin : leur tendresse est satisfaite lorsqu'ils ont produit beaucoup d'enfans , & elle n'est point alarmée lorsqu'ils les perdent. L'Ambassadrice de France & moi nous sommes obligées de nous conformer à cet usage. Il n'y a guères plus d'un an qu'elle est ici ; elle a déjà eu un enfant , & est encore enceinte. Ce qui me paroît le plus agréable pour les femmes dans ce Pays-ci , c'est qu'elles sont exemptes de la malédiction qui est attachée à notre sexe dans les autres : elles voyent toutes sortes de compagnies si-tôt qu'elles sont déli-

vrées : au bout de quinze jours elles se parent de toutes leurs pierrieres, & prennent des habits neufs pour rendre des visites. Je souhaite que le climat influe sur moi, uniquement dans cette conjoncture: mais je crains de m'y trouver autant Angloise, que je le suis à l'égard du feu & de la peste, deux fléaux que l'on redoute très-peu ici. Plusieurs familles ont vu brûler leur maison, une ou deux fois, par la maniere extraordinaire avec laquelle on se chauffe. Au lieu de poêle ou de cheminée, les Turcs ont une machine nommée *Tendour*. C'est une espece de coffre de bois élevé de deux pieds, où l'on met des cendres chaudes : on le couvre ensuite d'un beau tapis, ou d'une belle étoffe brodée; pour se chauffer, on s'assied auprès, & l'on passe les jambes sous le tapis; dans cette attitude on travaille ou on lit: si l'on

s'endort , ce qui arrive assez souvent ; on pousse le Tendour avec les pieds , on le renverse , & les cendres chaudes mettent le feu à la maison. Il y a environ quinze jours qu'il y en eut cinq cents de brûlées par un accident semblable. J'en ai encore vu brûler plusieurs depuis : & j'ai remarqué que ceux à qui elles appartiennent ne paroissent nullement émus d'un accident si ordinaire : ils mettent promptement leurs effets dans une barque , & regardent brûler leur maison avec le plus grand sang-froid du monde : leur personne est rarement en danger , parce qu'ils n'ont point d'escalier à descendre.

Mais il y a assez long-tems que je vous entretiens d'objets qui ne m'amusent guères : je crois que je peux vous parler à présent de choses plus agréables. Je suis dans un climat charmant. Aujourd'hui , quatre Jan-

vier, vous êtes, sans doute, à vous
 gelés auprès d'un misérable feu de
 charbon de terre; & moi, dans le
 moment où je vous écris, j'ai fait
 ouvrir mes fenêtres pour profiter de
 la chaleur du soleil qui est extrême-
 ment clair & pur; ma chambre est
 garnie d'œillets, de roses & de jon-
 quilles de mon jardin. Il y a plu-
 sieurs articles dans la Loi Turque
 qui m'enchantent : entre nous, ils
 sont beaucoup plus sages & plus scru-
 puleusement exécutés que quelques-
 uns qui sont dans la nôtre. Les men-
 teurs, en Angleterre, triomphent or-
 dinairement de leur crime : ici, lors-
 qu'ils sont convaincus de quelque in-
 signe fausseté, on les marque d'un
 fer chaud au front. Si cette Loi avoit
 lieu parmi nous, combien verrions-
 nous de beaux fronts défigurés !
 Combien d'aimables Gentilshommes
 se feroient faire des perruques qui

leur descendroient jusqu'aux sourcils!
 Je vous parlerois de beaucoup d'au-
 tres Loix : mais il faut que j'appelle
 ma Sage-femme.



 LETTRE XXXIX.

*A la Comtesse de ***. De Pera, le 10
Mars 1718. Vieux styla.*

J'Ai gardé avec vous, ma chere
Soeur, un silence de plusieurs mois,
& j'en suis plus affligée, que je ne
peux vous l'exprimer : mais où vous
adresserai-je mes Lettres ? En quelle
partie du Monde êtes-vous ? Je n'ai
point reçu devos nouvelles depuis le
petit Billet du mois d'Avril, par le-
quel vous m'apprenez que vous êtes
sur le point de quitter l'Angleterre,
& vous me promettez de me faire
savoir quel endroit vous habiterez
& où sera votre adresse : je n'ai en-
core rien appris de tout cela jusqu'à
présent. La Gazette seule m'a an-
noncé votre retour à Londres. J'ai-

meroïis mieux vous écrire dix Lettres, quand même elles devroient s'égarer toutes, que de vous mettre dans le cas de penser que je ne vous écris point du tout ; d'ailleurs, il y auroit bien du malheur si de ces dix il ne vous en parvenoit pas une. Quoi qu'il en soit, je garde toutes les copies de mes Lettres, pour prouver l'envie que j'ai de partager avec vous les agrémens de mon voyage, sans en partager les fatigues & les désagrémens.

Je commence par vous féliciter d'avoir une nièce : j'accouchai d'une fille * il y a cinq semaines. Je ne mets pas cette aventure au nombre de celles qui m'amusent, quoique les couches ne soient pas, à beaucoup près, si pénibles en Turquie qu'elles

(*) La Comtesse actuelle de Bute.

le sont en Angleterre : il y a autant de différence qu'entre les rhumes de cerveau auxquels on est assez sujet ici, & la consommation qui est si commune à Londres. Aucune femme ne garde la maison un mois après ses couches. Comme je ne suis point assez esclave de nos Coutumes pour les suivre lorsqu'elles sont inutiles, je rendis mes visites au bout de trois semaines. Il y a environ quatre jours que je traversai le bras de mer qui sépare ce lieu de Constantinople, pour faire une nouvelle visite : j'y appris les choses du monde les plus curieuses. J'allai voir la Sultane *Hafiten*, favorite du feu Empereur *Mustapha*, qui, comme vous le savez sans doute, fut déposé par son frere le Sultan actuel, &, selon l'opinion générale, empoisonné au bout de quelques semaines. Cette Dame, après la mort de *Mustapha*, reçut un ordre absolu

d'abandonner le Serrail, & de choisir un mari parmi les Grands de la Porte. Vous croirez, peut-être, qu'elle reçut cet ordre avec beaucoup de plaisir : point du tout. Ces femmes, qui sont appelées Reines, & qui se croient telles, regardent la liberté de se remarier ainsi, comme le plus cruel affront qui puisse leur être fait. La Sultane *Hafiten* se jeta aux pieds du Sultan, le pria de la poignarder, plutôt que de traiter la veuve de son frere avec tant de mépris. Elle lui dit dans l'excès de sa douleur, qu'ayant donné cinq Princes à la Famille Ottomane, elle devoit être à l'abri d'un tel affront. Mais ces Princes étoient morts; il ne lui restoit qu'une fille: les raisons qu'elle apportoit furent inutiles : on l'obligea de choisir un mari. Son choix tomba sur *Bekir Effendi*, alors Secrétaire d'Etat, qui étoit âgé de plus de quatre-vingts ans.

Elle vouloit par - là convaincre le Public qu'elle étoit absolument résolue de remplir le vœu qu'elle avoit fait de ne jamais laisser entrer un second mari dans son lit ; & que , se trouvant obligée d'honorer un Sujet au point d'être appelée sa femme , elle choisissoit celui-là , comme une marque de reconnoissance de ce qu'il l'avoit présentée, à l'âge de dix ans, à son premier Seigneur. Elle n'a jamais voulu recevoir aucune visite de sa part , quoiqu'elle soit chez lui depuis quinze ans. Elle est dans un deuil perpétuel , avec une constance peu commune dans la Chrétienté , & sur-tout parmi les veuves de vingt-un ans : la Sultane *Hafiten* n'en a à présent que trente-six. Elle n'a point d'Eunuques noirs pour sa garde ; son mari est obligé de la respecter comme une Reine , & n'a aucun droit de s'informer de ce qui se passe dans

son appartement. Lorsque je lui rendis visite , je fus introduite dans une grande chambre , le long de laquelle régnoit un sofa orné de colonnes de marbre blanc , couvert de velours fond d'argent , & à fleurs d'un bleu pâle: les coussins étoient de la même étoffe. On me pria de m'asseoir jusqu'à ce que la Sultane arrivât. Elle avoit imaginé cette réception , afin d'éviter de se lever quand je paroîtrois devant elle. Lorsque je me levai, elle me fit cependant une inclination de tête. Je sentoîs du plaisir en examinant une femme qui avoit captivé le cœur d'un Empereur auquel on présentoit chaque jour des Beautés de toutes les parties du Monde. Il me parut qu'elle n'avoit jamais été si belle , à beaucoup près , que la charmante Fatime que j'avois vue à Andrinople , quoiqu'elle eût encore les restes d'une belle femme : il paroîs-

soit que le chagrin l'avoit plus flétrie que le tems. Son habillement étoit si riche , que je ne puis m'empêcher de vous en faire la description. Elle avoit une camisolle , appelée Dualma : elle differe du Caftan , en ce qu'elle a des manches plus longues , & qui sont retrouffées par le bas : elle étoit pourpre , lui prenoit bien la taille , & étoit garnie des deux côtés, depuis le haut jusqu'en bas , & autour des manches, de perles très-belles , & grosses comme les boutons que les femmes ont ici à leurs habits : je ne veux pas dire aussi gros que ceux de Milord M.***, mais à peu près aussi gros qu'un pois. A ces boutons pendoient de grandes gances de diamant , de la même forme que ces gances d'or qu'on met ordinairement aux habits que l'on prend, lorsqu'on célèbre l'aniversaire d'un Prince. Cet habit étoit attaché

sur la ceinture avec deux glands de perles plus petites , & garni de gros diamans sur les manches. Sa chemise étoit attachée avec un gros bouton de diamant en forme de losange. Sa ceinture étoit fort large & toute couverte de diamans. Elle avoit autour de son cou trois chaînes qui pendoient jusques sur ses genoux : l'une étoit de grosses perles , & au bout on voyoit une émeraude aussi grosse que l'oeuf d'une poule d'Inde ; une autre étoit d'émeraudes du verd le plus vif, chacune de la grandeur d'un petit écu , & de l'épaisseur de trois de six livres; elles étoient ferrées l'une contre l'autre, & très-bien assorties. La troisième étoit composée de petites émeraudes parfaitement rondes : l'éclat de ses pendans d'oreilles effaçoit celui de ses autres ajustemens. Ils consistoient en deux diamans, taillés en forme de poires, & de la gros-

seur d'une noisette. Autour de son
Talpoche elle avoit quatre cordons
 de perles les plus éclatantes & les
 plus parfaites qu'on puisse voir. Il y
 en avoit assez pour faire au moins
 quatre colliers , aussi gros chacun
 que celui de la Duchesse de Marlbo-
 rough. Ces cordons étoient attachés
 avec deux roses , composées chacune
 d'un gros rubis environné de vingt
 diamans. Sa coëffure étoit toute cou-
 verte d'épingles à tête d'émeraude
 & de diamant. Ses bracelets étoient
 de diamant ; elle avoit à ses doigts
 les plus grosses bagues que j'aye jamais
 vues , excepté celles de M. Pitt. Je
 laisse aux Jouaillers à estimer ces cho-
 ses : mais, suivant le prix des pierreries
 en Angleterre , son ajustement de-
 voit valoir cent mille livres Sterling.
 Je suis certaine qu'il n'y a point de
 Reine en Europe qui en ait un qui
 vaille la moitié autant ; & les pierre-

ries de l'Impératrice , quoique très-belles , paroïtroient communes auprès de celles de la Sultane Hafiten. Elle me donna un dîner où l'on servit cinquante plats de viande , un à un , selon l'usage du Pays ; ce que je trouvai fort ennuyeux : mais la magnificence du service égaloit celle de son ajustement. Les couteaux étoient d'or , & les manches garnis de diamans. Le luxe qui me choqua fut la nape & les serviettes , qui étoient d'une espèce de gaze brodée en fleurs naturelles de soie & d'or ; elles étoient enfin aussi bien travaillées que les plus beaux mouchoirs qui soient jamais sortis de ce Pays ; & c'étoit avec un regret infini que j'en faisois usage : elles furent toutes gâtées avant la fin du dîner. Le sorbet , qui est la liqueur ordinaire dans les repas , fut servi dans de grandes tasses de porcelaine , dont les cou-

vercles & les soucoupes étoient d'or massif. Après le dîner , on apporta de l'eau dans des bassins d'or , & des serviettes semblables à celles dont on avoit fait usage pendant le repas : je m'essuyai les mains avec ; mais ce fut encore avec regret. On servit ensuite le café dans de la porcelaine , avec des soucoupes d'or.

La Sultane me parut d'assez bonne humeur : elle me tint toujours un langage plein de politesse : je profitai de cette occasion , pour tirer d'elle quelque détail sur le Serrail , dont nous n'avons aucune notion. Elle m'assura qu'il étoit entièrement faux que le Sultan jettât un mouchoir à celle qu'il desiroit posséder, comme on le débite. Il charge le Kisliir Aga de lui annoncer l'honneur qu'il a dessein de lui faire. Sur le champ elle est complimentée par toutes les autres Sultanes, qui la conduisent au bain ,

où elles la parfument & l'habillent magnifiquement , & , en même tems d'une manière convenable à l'objet pour lequel elle est destinée. L'Empereur se fait précéder par un présent , & passe après dans l'appartement où elle est : il est encore faux qu'elle rampe jusqu'au pied du lit. La Sultane Hafiten m'assura que la première femme que l'Empereur choisissoit avoit toujours le pas sur les autres , & que ce n'étoit point la mere du fils aîné , comme les Voyageurs ont voulu nous le persuader. Le Sultan s'amuse quelquefois avec toutes les Sultanes , qui forment un cercle autour de lui. Hafiten me dit qu'aussitôt qu'il donnoit quelque marque de préférence à une d'entr'elles , les autres étoient en proie à la plus vive jalousie. Mais je trouvai que cela avoit beaucoup de rapport à ce qui se passe dans presque toutes les

Cours , où l'on guette un coup d'œil du Monarque: l'on y attend, avec impatience , un sourire de sa part ; & toutes celles qui ne l'ont pas obtenu sont jalouses de celle à qui il est adressé.

Elle ne prononçoit jamais le nom de Mustapha , sans avoir les larmes aux yeux ; & cependant elle en parloit avec plaisir. » Mon bonheur » passé , me dit-elle , me paroît un » songe ; mais je ne peux oublier » que j'étois aimée du plus grand & » du plus aimable des hommes. Je » faisois toutes les campagnes avec » lui ; il me préféroit à toutes les » autres ; & je ne lui aurois pas sur- » vécu , si je n'aimois la Princesse , » ma fille, avec la dernière tendresse : » à peine même cette tendresse a-t-elle suffi pour me dérober à la mort. » Après l'avoir perdue , je ne pus » souffrir , pendant un an entier , la

» lumiere. Le tems a un peu adouci
 » ma peine : mais il n'y a point en-
 » core de semaine où je ne passe
 » quelques jours à donner des lar-
 » mes à mon Sultan ». L'art ne dic-
 toit point ce langage : la douleur
 étoit peinte sur son visage ; mais elle
 avoit la politesse de s'efforcer à mon-
 trer de la gaité.

Elle me proposa de nous promener
 dans son jardin ; & sur le champ , une
 de ses esclaves lui apporta une pelisse
 d'un riche brocard doublée de martre :
 je l'accompagnai dans ce jardin , où
 je ne trouvai rien de remarquable ,
 que les fontaines : de-là nous passâ-
 mes dans ses appartemens. Sa toilette
 étoit déployée dans sa chambre à
 coucher. Elle consistoit en deux mi-
 roirs , dont les cadres étoient cou-
 verts de perles ; son *Talpoche* de nuit
 étoit garni d'épingles à tête de dia-

mant ; on voyoit auprès trois camifolles de belle martre , dont chacune valoit , au moins , mille écus d'Allemagne , qui font deux cents livres sterling. Ces riches vétemens paroiffoient avoir été jettés fans intention fur le fopha : mais je crois qu'on les y avoit placés à deffein. Lorsque je pris congé d'elle , on me fit la même cérémonie des parfums qu'on m'avoit faite chez la femme du Grand-Vifir , & l'on me présenta un très-beau mouchoir brodé. Le nombre de fes esclaves fe montoit à trente , fans compter dix petites , dont la plus âgée ne paffoit pas fept ans. Ces petites filles étoient toutes très-jolies , & richement habillées. Je remarquai que ces aimables enfans faisoient tous les amusemens de la Sultane. Elles lui coûtent beaucoup ; & une fille de cet âge n'est pas vendue moins de cent livres ster-

ling. Leurs cheveux bouclés étoient ornés de guirlandes de fleurs qui faisoient toute leur coëffure ; leurs habits étoient d'étoffe d'or. Elles servent le café à la Sultane , à genoux, & lui apportent l'eau pour se laver. Une des plus grandes occupations des vieilles esclaves est d'avoir soin de ces jeunes filles , de leur apprendre à broder , & de les servir avec autant d'attention, que si elles étoient les enfans de leur Maitresse. Vous croirez , peut-être , que je me suis amusée à embellir cette longue relation : mais je vous assure que tout ce qu'elle contient est véritable. Vous n'avez rien lu de pareil , je l'avoue , dans les Voyageurs qui ont parlé de la Turquie ; mais faites attention que le rang que j'occupe ici m'a procuré l'occasion de voir des choses dont aucun d'eux n'a pas même été à portée d'enten-

dre parler. D'ailleurs il arrive du changement tous les vingt ans dans les mœurs d'un pays. J'ai été dans un *Haram*, où la boiserie de l'appartement d'hiver étoit incrustée en nacre de perle, en yvoire de diverses couleurs & en bois d'olivier, exactement comme ces petites boîtes qu'on porte d'ici en Angleterre ; & les murailles de l'appartement d'été étoient incrustées en porcelaine du Japon ; les lambris dorés & les planchers couverts des plus beaux tapis de Perse : tels sont ceux de mon aimable amie, la belle Fatime, avec laquelle j'ai fait connoissance à Andrinople. J'allai hier lui rendre visite ; elle me parut encore plus belle, s'il étoit possible, qu'au paravant. Elle vint au-devant de moi jusqu'à la porte de sa chambre, me donna la main de la meilleure grace du monde, & me dit, avec

un sourire qui la rendoit belle comme un Ange : les Dames Chrétiennes passent pour être inconstantes ; & quelqu'amitié que vous m'eussiez marquée à Andrinople, je croyois que je ne vous reverrois plus : mais je suis à présent convaincue que j'ai le bonheur de vous plaire. Si vous saviez quel langage je tiens de vous à nos Dames, vous seriez persuadée que je mérite de vous le titre d'amie. Elle me plaça dans le coin du sofa. Je passai tout l'après-midi à converser avec elle , & j'y goûtai , en vérité , le plus grand plaisir du monde. La Sultane Hafiten est , comme les autres Dames Turques , naturellement obligeante ; mais elle a l'air emprunté , & ses manieres annoncent qu'elle a vécu séparée du monde. Fatime , au contraire , a toute la politesse de Cour , & son air inspire , à la fois , du respect & de la

rendresse. A présent que j'entends la Langue Turque , je suis en état de juger de son esprit , & je trouve qu'elle en a autant que de beauté. Elle aime beaucoup à s'instruire des usages des autres pays , sans être prévenue pour ceux du sien : elle laisse cette partialité aux petits esprits. Une Grecque , qui ne l'avoit jamais vue , & qui n'auroit pas eu cet honneur hier , si elle n'eût été de ma suite , fut si frappée de sa beauté , & de la noblesse de ses gestes , qu'elle resta dans le silence de l'admiration , & me dit ensuite , en Italien : » Ce n'est point » une Dame Turque ; c'est certainement quelque Chrétienne ». Fatime, se doutant qu'elle parloit d'elle, me demanda ce qu'elle disoit. Je ne voulus pas le lui rendre , m'imaginant que le compliment ne lui plairoit pas plus que si l'on disoit à une

de nos Beautés de Cour qu'elle a
 l'air d'une Dame Turque : mais la
 Grecque le lui dit. Fatime, loin de
 se fâcher, comme je l'aurois cru, sou-
 rit, & répondit : » Ce n'est pas la
 » première fois qu'on m'en a dit au-
 » tant. Ma mere étoit Polonoise ;
 » elle avoit été prise au siège de
 » Caminiec ; mon pere me disoit
 » souvent, en riant, qu'il croyoit
 » que sa femme Chrétienne avoit
 » trouvé quelque galant Chrétien,
 » & que je n'avois nullement l'air
 » d'une fille Turque ». Je l'assurai
 que si toutes les Beautés Turques
 lui ressembloient, il faudroit néces-
 sairement les dérober à la vue des
 hommes pour leur repos : » Quel
 » bruit, ajoutai-je, un visage tel
 » que le vôtre, Madame, feroit à
 » Londres & à Paris ! Je ne peux
 » vous croire, ajouta-t-elle, avec
 » un ton extrêmement agréable ;

» si la beauté étoit autant estimée
 » dans votre pays que vous le di-
 » tes , on ne vous auroit jamais
 » permis d'en sortir «. Vous croyez
 peut-être , ma chere Sœur , que
 c'est par vanité que je vous répète
 ce compliment , & vous en riez ,
 sans doute ; mais ce n'est que pour
 vous donner une preuve de la viva-
 cité de l'esprit de Fatime. Son ameu-
 blement est magnifique & d'un très-
 bon goût. Ses chambres d'hiver sont
 tapissées de velours cizelé à fond d'or ;
 celles d'été le sont de point des In-
 des brodé en or. Les maisons des
 femmes de marque en Turquie sont
 entretenues aussi proprement qu'en
 Hollande. Celle de Fatime est située
 dans l'endroit le plus élevé de Con-
 stantinople , & de la fenêtre de son
 appartement d'été nous découvrons
 la mer , les isles & les montagnes
 de l'Asie.

Ma Lettre est devenue , insensiblement , si longue , que j'en ai honte. Je crains de devenir une vraie conteuse d'histoires. Le Proverbe qui dit , *qu'on n'en fait jamais trop* , peut être véritable ; mais il arrive souvent aussi que ceux qui sont fort instruits deviennent ennuyeux. Je suis , &c.



L E T T R E X L.

*A Milady ***. De Pera , le 16
Mars 1718. Vieux style.*

JE suis flattée, ma chere Milady, que vous m'avez, à la fin, chargée d'une commission dont je peux m'acquitter selon votre desir : cela n'est cependant pas si facile que vous l'imaginez. Si je n'avois pas été plus active dans mes recherches , que ne le sont ici la plûpart des étrangers , je n'aurois pû vous envoyer que des excuses ; ce qui est arrivé lorsque vous m'avez priée de vous acheter une esclave Grecque. Mais vous serez contente ; j'ai trouvé une Lettre d'amour à la Turquie. Je l'ai mise dans une petite boëte que j'ai confiée au Capitaine du *Smyrniote* , qui vous la remettra avec celle que je

vous écris , & où je vous mets une
traduction littérale de cette Lettre
d'amour : la première pièce que vous
tirerez de la bourse , est une petite
perle qu'en Turc s'appelle *Ingi*. Elle
a la signification suivante :

Ingi. Perle ,

Senfin Uzellerin gingi.

La plus belle des jeunes.

Caremsil , Clou de Girofle.

Caremsilsen cararen yok.

Congé gulfum timarin yok.

Benseny chok than severim ,

Senin benden ; haberin yok.

Vous êtes aussi mince que ce Girofle.

Vous êtes une Rose qui n'est pas épanouie.

Je vous ai aimée long-tems , & vous ne l'a-
vez pas su.

Pul , Jonquille.

Derdime derman bul.

Soyez sensible à mon amour.

Kihât , Papier.

Birlerum sahât sahât.

Mes sens s'égarent à chaque instant.

(95)

Ermus, Poire.

Ver bizé bir umut.

Donnez-moi quelque espérance.

Jabun, Savon.

Derdinden oldum zabun.

Je suis malade d'amour.

Chemur, Charbon.

Ben oliyim fişe umur.

Je sacrifierois volontiers ma vie, pour
allonger la vôtre.

Gul, Une Rose.

Ben aglarum sen gul.

Que ne puis-je me charger de toutes
vos peines, & vous rendre con-
tente ?

Hafir, Une paille.

Oliim sana yazır.

Souffrez que je sois votre esclave.

Jó hó, Drap.

Uştuné bulunmaz pahu.

Vous êtes sans prix.

(96)

Tartsin, Canelle.

Sen ghel beñ chekeim senin hargin.
Mais ma fortune est à vous.

Giro, Une allumette.

Esking-ilen oldum ghird.
Je brûle; je brûle, ma flâme me consume.

Sirma, Fil doré.

Uzunu benden d yrmâ.
Ne détournez point votre visage.

Satch. Cheveux.

Bazamazun tatch.
Couronne de ma tête.

Uzum, Raisin.

Benim iki Guzum.
Mes yeux.

Til, Fil d'or.

Ulugorum tez ghel.
Je me meurs; venez promptement.

En forme de Postscriptum.

Beber, Poivre.

Bize bir dogm haber.
Faites-moi réponse.

Cette

Cette Lettre, comme vous voyez, est une piece de Poésie, & je crois qu'elle vaut au moins nos meilleures dans ce genre. Les Turcs ont plus d'un million de vers semblables. Il n'y a chez eux ni couleur, ni fleur, ni herbe, ni fruit, ni caillou, ni plume qui n'ait sa signification, & son vers particulier : ainsi ils peuvent s'envoyer des Lettres remplies d'injures, de reproches, d'amour, d'amitié, même de nouvelles, sans se servir d'encre.

J'imagine que vous me regardez à présent comme un miracle d'érudition : mais, ma chere Milady, je pourrai bien ressembler à ces ambitieux conquérans qui s'occupent à faire des conquêtes éloignées, tandis qu'il s'élève une sédition dans leurs propres Etats : je crains d'oublier l'Anglois ; je ne l'écris pas, à beaucoup près, si facilement que je fai-

fois il y a un an : les expressions ne me sont plus si familières. Je prendrai le parti de laisser toutes les autres Langues pour reprendre la mienne. Il faut convenir que les talens de l'homme sont aussi bornés que sa force & son pouvoir. La mémoire ne peut retenir qu'un certain nombre d'images ; & il est aussi impossible à l'esprit humain de posséder parfaitement dix différentes Langues , qu'il l'est à un seul homme d'en battre dix en même tems , ou à un Prince de contenir dix Royaumes dans une parfaite obéissance.

Je pourrai finir par ne savoir bien aucune Langue. Le lieu où je suis représente assez ce qui arriva à la *Tour de Babel*. A Pera on parle Turc, Grec , Hébreu , Arménien , Arabe , Persan , Russe , Sclavon , Valachien , Allemand , Hollandois , François , Anglois , Italien , Hon-

grois : j'ai le désagrément d'entendre parler dix de ces différentes Langues dans ma maison. Mes Officiers sont Arabes ; mes valets sont Anglois , François & Allemands ; la nourrice de mon enfant est Arménienne ; mes filles de chambre sont Russes ; j'ai une demi-douzaine d'autres domestiques qui sont Grecs : mon Maître-d'Hôtel est Italien , & mes Janissaires sont Turcs. Cette diversité de sons , qui frappent continuellement mon oreille , produit parmi mes gens un effet singulier. Ils apprennent toutes ces Langues à la fois, sans pouvoir cependant les lire ni les écrire. Il y a ici peu d'hommes , de femmes, même d'enfans qui ne puissent rendre les mêmes choses en cinq ou six idiomes différens. Enfin, on voit des enfans de trois ou quatre ans qui parlent Italien , François, Grec, Turc & Russe. Ils

apprennent cette dernière Langue de leurs nourrices , qui sont presque toutes Moscovites. Ceci vous paroît , sans doute , incroyable ; mais je vous assure que c'est la vérité, & même la chose la plus surprenante , selon moi , qu'on trouve dans ce Pays-ci. Cela doit bien humilier l'amour-propre de nos Dames Angloises , qui se regardent comme ayant un génie supérieur , lorsqu'elles savent superficiellement le François & l'Italien.

Comme je donne à la Langue Angloise la préférence sur toutes les autres , je suis très-fâchée de voir que je l'oublie tous les jours ; & je vous avoue , avec chagrin , que je suis à présent réduite à un si petit nombre de mots , que j'ai peine à trouver une phrase passable pour finir ma Lettre ; il faut que je vous dise brusquement que je suis , &c.

 LETTRE XLI.

*A la Comtesse de B***.*

JE viens enfin de recevoir de vos nouvelles , ma chere Milady : je suis très-persuadée que vous m'avez déjà écrit ; mais j'ai eu le malheur de ne pas recevoir vos Lettres. Depuis ma dernière , je suis toujours restée à Constantinople , & je vous dois en conscience une description un peu détaillée de cette Ville. Ce qu'en ont dit jusqu'à présent les voyageurs , est faux ou partial. Il est certain que bien des gens ont passé plusieurs années à *Pera* , sans l'avoir jamais vû , & cependant ils ont la hardiesse d'en donner la description. Les fauxbourgs de *Pera* , de *Tophana* , & de *Galata* , qui ne sont habités que par des Chrétiens

François, forment ensemble une très-belle Ville : ils ne sont séparés de Constantinople que par un bras de mer, qui n'est pas plus large que la moitié de la Tamise dans sa plus grande largeur. Mais, d'un côté, les Chrétiens n'aiment point à s'exposer aux insultes qu'ils reçoivent ordinairement de la part des *Levents*, ou Mariniers du Pays : ces gens sont encore plus grossiers que nos Bateliers ; d'un autre côté, les femmes ne peuvent sortir sans être couvertes d'un voile, pour lequel elles ont une extrême aversion, quoique celui qu'on porte à Pera relève tellement leur beauté, qu'on ne permettroit pas de le porter à Constantinople. Voilà ce qui empêche presque tout le monde de voir Pera : je crois même que l'Ambassadrice de France retournera dans son pays sans l'avoir vû. Vous serez, sans doute, surprise d'apprendre que

J'y ai été très-souvent : le voile des
 Dame Turques me plaît assez ; quand
 même il me déplairoit , je le souffri-
 rois pour satisfaire ma curiosité ,
 qui est ma passion dominante. En
 vérité , le trajet que l'on fait sur la
 Tamise pour aller à Chelséa , n'est
 point comparable à celui qu'on fait
 sur le canal pour aller à Constanti-
 nople. Le point de vue , pendant
 l'espace de vingt milles , en descen-
 dant le Bosphore , est le plus agréa-
 ble & le plus varié du monde. Le
 côté de l'Asie , qui est tout cou-
 vert d'arbres fruitiers , offre aux yeux
 une multitude de Villages qui font
 un Paysage très - agréable : du côté
 de l'Europe , on voit Constantinople ,
 située sur sept collines. C'est une très-
 grande Ville , & l'inégalité du lieu
 où elle est bâtie la fait paroître en-
 core une fois plus grande qu'elle
 n'est. On y découvre un agréable

mélange de jardins, de pins, de cyprès, de Palais, de Mosquées, enfin d'édifices publics élevés les uns au-dessus des autres avec une symétrie semblable à celle d'un buffet, où les différens vases, les porcelaines, les chandeliers, & autres ustensiles sont rangés avec ordre. Cette comparaison ; quoique bizarre, est assez juste. J'ai vu du Serrail tout ce qu'il est possible d'en voir : il est bâti sur une langue de terre qui s'avance dans la mer : le Palais est irrégulier ; mais d'une très-grande étendue. Les jardins sont immenses, & tout plantés de cyprès d'une hauteur prodigieuse. Voilà tout ce que j'en ai pu découvrir. Les bâtimens sont de pierres blanches ; on voit s'élever au-dessus de petites tours & des pyramides dorées ; ce qui produit un effet assez agréable. Je doute qu'on trouve, dans toute la Chré-

tienté , un Roi qui ait un Palais aussi grand de moitié. Il y a six grandes cours rondes , ornées d'arbres & environnées de galeries , bâties en pierres. La première de ces cours est pour la Garde , la seconde pour les Esclaves , la troisième pour les Officiers de cuisine , la quatrième pour les écuries , la cinquième pour le Divan , la sixième enfin pour les Audiences. Il y en a , au moins , une fois autant dans la partie du Palais qu'occupent les femmes. Les Eunucs , les Officiers , les Cuisiniers y ont tous leur quartier séparé.

L'édifice le plus renommé , après le Serrail , c'est Sainte Sophie ; mais un Chrétien ne parvient que très-difficilement à le voir. J'en ai fait demander trois fois la permission au Caimairam , Gouverneur de la Ville , qui , à la fin , a fait assembler les principaux Effendis , Chefs de la

Loi , & consulter le Mufti , pour
 favoir si l'on pouvoit m'accorder la
 grace que je demandois. Cette af-
 faire leur a paru si importante , qu'ils
 ont été trois jours en délibération ,
 au bout desquels ils ont enfin cédé
 à mes instances réitérées. Je n'ai en-
 core pu découvrir quel est le mo-
 tif qui rend les Turcs plus scrupu-
 leux à l'égard de cette Mosquée ,
 qu'à l'égard des autres , où on laisse
 entrer les Chrétiens , sans aucune
 difficulté. Comme elle a été d'abord
 une Eglise Chrétienne, ils craignent,
 peut-être , qu'on ne la profane en
 adressant des prières aux Saints qu'on
 y voit encore en mosaïque , & qui
 n'ont été endommagés que par le
 laps du tems ; car il est absolument
 faux que les Turcs détruisirent, com-
 me on en est généralement persua-
 dé, toutes les images qu'ils trouve-
 rent dans Constantinople. Le dô-

me de Sainte Sophie , qu'on dit avoir
 113 pieds de diamètre , est élevé
 sur des voûtes soutenues par des co-
 lonnes de marbre d'une grosseur pro-
 digieuse ; les escaliers & le pavé sont
 aussi de marbre. On y voit deux
 galeries soutenues par des colonnes
 de marbre de différentes couleurs.
 La voûte est à la mosaïque ; mais
 il y en a une partie qui tombe en
 ruine. On me présenta une poignée
 de cette matiere , qui me parut être
 de verre , ou de cette composition
 dont on fait l'aventurine. On me fit
 remarquer le tombeau de l'Empe-
 reur Constantin pour lequel les
 Turcs ont beaucoup de vénération.

Je vous donne une description
 bien imparfaite d'un édifice aussi cé-
 lebre que celui de Sainte Sophie ;
 mais je me connois si peu en archi-
 tecture , que je n'ose entrer dans au-
 cun détail. J'ai vu des Mosquées à

Constantinople qui me plaisoient plus que celle de Sainte Sophie ; c'est peut-être ma faute. Celle du Sultan Soliman , par exemple , est un carré parfait ; il y a quatre belles tours dans les angles : au milieu est un dôme magnifique , supporté par des colonnes d'un très-beau marbre ; aux deux extrémités on voit deux autres dômes qui sont soutenus de la même manière que celui du milieu ; les galeries qui font le tour de la Mosquée sont de marbre ; le pavé en est aussi. Sous le grand dôme il y a une fontaine dont les colonnes sont si belles , que j'ai peine à croire qu'elles soient d'un marbre naturel. D'un côté , on voit une chaire de marbre blanc ; de l'autre , la tribune du Grand - Seigneur , qui est environnée d'un grillage doré , & où l'on monte par un bel escalier. Dans le haut de la Mosquée ,

on voit une espèce d'autel où on lit le Nom de Dieu , devant lequel sont deux chandeliers de la hauteur d'un homme ordinaire , avec des cierges de cire , aussi gros que trois de nos flambeaux. Le pavé est couvert de riches tapis , & toute la Mosquée est illuminée par une grande quantité de lampes. La cour , qui est au-devant , est très - spacieuse : on y voit une colonnade de marbre verd , surmontée de vingt - huit dômes , tous doublés de plomb en dedans & en dehors ; au milieu est une magnifique fontaine.

Cette description peut vous donner une idée des autres Mosquées de Constantinople : elles sont toutes sur le même modèle , & ne different seulement que par le plus ou moins de grandeur & de richesses. Celle de la Sultane *Validé* est la plus grande de toutes : elle est d'une beauté

surprenante, toute bâtie en marbre. La mere de Mahomet IV. la fonda en l'honneur de notre Sexe. Entre nous, l'Eglise de S. Paul de Londres ne lui est pas comparable, & nos plus belles Places ne peuvent être mises en comparaison avec l'*Atterdam*, ou Marché aux Chevaux. Le lieu où se tient ce Marché est ce qu'on appelloit l'*Hippodrome* sous les Empereurs Grecs. Au milieu de cette Place, on voit une colonne de bronze qui est formée par trois serpens entrelacés, lesquels ouvrent la gueule. On ne fait point au juste le motif pour lequel cette colonne extraordinaire a été érigée. Lorsqu'on interroge les Grecs à ce sujet, ils racontent des fables, font des histoires, toutes peu satisfaisantes : il est vrai qu'il n'y a jamais eu d'inscription. Au haut de la Place est un obélisque de porphyre, qui paroît

avoir été apporté d'Egypte : les Hiéroglyphes qui y sont encore ne font que des jeux de mots. Il est soutenu par quatre colonnes d'airain sur un piédestal de pierre de taille en quarré. Sur deux côtés de ce piédestal on voit, en bas-relief, une Bataille & une Assemblée. Sur les deux autres, on lit des inscriptions Greques & Latines. J'ai copié sur mes tablettes celle qui est en Latin : la voici.

*Difficilis quondam Dòminis parere serenis
Jussus, & extinctis palmam portare Tyrannis,
Omnia Theodosio cedunt, sobolique pe-
renni.*

Milord vous interpretera ces Vers. Ne vous imaginez pas que c'est une déclaration d'amour que je lui envoie. Toutes les figures des bas-reliefs sont entieres; & les Voyageurs.

ont l'impudence de dire qu'elles sont sans tête. Je pourrois affirmer qu'ils ne les ont jamais vues , & qu'ils s'en sont rapportés au témoignage seul des Grecs , qui ont l'audace de démentir leurs yeux mêmes , toutes les fois qu'il est question de déshonorer leurs ennemis. Selon eux , il n'y a rien à Constantinople qui soit digne de curiosité , si ce n'est Sainte Sophie , quoiqu'il y ait , selon moi , plusieurs Mosquées qui méritent la préférence sur elle , tant par leur construction , que par leur grandeur. Celle du Sultan Achmet a des portes de bronze ; & , en général , dans toutes les Mosquées , il y a de petites Chapelles où est la sépulture du Fondateur , & de toute sa famille : l'on y entretient toujours des cierges allumés.

Les Bourses sont de beaux édifices , où il y a de belles galeries ,

presque toutes soutenues par des piliers : on y entretient la propreté avec beaucoup de soin. Chaque commerce a une galerie qui lui est destinée : les marchandises y sont étalées comme à la Bourse de Londres. Le *Bisfen*, ou quartier des Jouailliers, est si rempli de diamans & de pierreries de toute espèce, que les yeux en sont éblouis ; on y voit aussi des broderies qui ont un grand éclat, & la curiosité y attire autant de monde que les affaires. Les Marchés sont, pour la plupart, de très-beaux quarrés, & tous peut-être mieux pourvus de denrées que dans aucun autre pays du monde.

Vous attendez de moi quelque particularité sur les Esclaves ; mais je ne vous ferai point, selon l'usage des Chrétiens, un horrible tableau de leur situation. Je ne suis pas Turque ; mais je ne puis m'empêcher

d'applaudir à l'humanité avec laquelle on traite ici ces pauvres Esclaves. On ne les frappe jamais, & leur esclavage n'est point, selon moi, plus gênant que la servitude ne l'est dans d'autres pays. Il est vrai qu'ils ne reçoivent point de gages; mais ce qu'on dépense en habits pour eux surpasse ce que nous donnons à nos Domestiques. Vous m'objecterez, sans doute, que les hommes y achètent les femmes avec des projets d'impureté. Mais, dans les grandes Villes de la Chrétienté, les achete-t-on moins publiquement, & d'une manière moins infâme? J'ajouterai à la description de Constantinople, qu'on n'y voit plus le pilier historique; il s'écroula deux ans avant mon arrivée. Les seules antiquités que j'y aye vues sont des aqueducs d'une prodigieuse grandeur; je crois qu'ils sont plus anciens que les Empereurs Grecs. Les

Turcs, voulant s'attribuer l'honneur de ces grands Ouvrages , y ont placé quelques pierres chargées d'inscriptions à leur louange ; mais cette supercherie n'est pas difficile à découvrir. Les autres bâtimens publics sont les *Hans* & les *Monastères*. Les *Hans* sont des bâtimens assez considérables , & le nombre en est grand ; les *Monastères* sont en petit nombre , & n'ont aucune magnificence. J'eus la curiosité de visiter un des derniers , & d'observer les dévotions des *Dervis* ; elles me parurent très-bizarres. Leur habit consiste en une pièce de gros drap blanc dont ils s'enveloppent le corps , laissant leurs jambes & leurs bras nus. Ils ont la liberté de se marier ; & l'unique règle à laquelle ils soient astreints , c'est d'observer , tous les mercredis & les vendredis , certaines cérémonies ridicules , dont voici le détail.

Ils s'assembtent dans une grande Salle , se tiennent tous debout , les yeux baissés , & les bras croisés. Au milieu d'eux est une chaire , dans laquelle un *Imaïm* , ou Prédicateur , lit quelques passages de l'Alcoran. Après cette lecture , huit ou dix d'entr'eux jouent sur des espèces de flûtes , quelques airs lugubres ; à la vérité : mais assez harmonieux. L'*Imaïm* fait ensuite un résumé de ce qu'il a lu ; après quoi , tous les Dervis dansent & jouent , jusqu'à ce que leur Supérieur , qui est seul habillé de verd , se leve & commence lui même une danse assez majestueuse. Pendant ce tems , ils se rangent tous autour de lui avec ordre. Les uns jouent sur leur espèce de flûte , & les autres attachent avec une ceinture leurs robes , qui sont en général fort amples , & se mettent à tourner avec un vitesse surprenante ,

& toujours en mesure ; c'est-à-dire plus ou moins rapidement , suivant les tems. Ils continuent à tourner ainsi pendant plus d'une heure , sans qu'aucun d'eux sente le moindre étourdissement ; ce qui n'est pas surprenant , parce qu'ils y sont accoutumés depuis leur plus tendre jeunesse. La plupart d'entr'eux ont été destinés à ce genre de vie dès leur naissance. J'ai remarqué de petits Dervis de six à sept ans qui tournoient comme les autres , & n'étoient pas plus incommodés qu'eux. Lorsque cette cérémonie est finie , ils crient tous à haute voix : *Il n'y a point d'autre Dieu que Dieu , & Mahomet est son Prophete*. Ils baissent ensuite , tour à tour , la main de leur Supérieur avec beaucoup de gravité , & se retirent. Ils ont toujours les yeux baissés , & paroissent continuellement ensevelis dans les plus

profondes méditations. Quelque ridicules que me parussent leurs cérémonies, je fus cependant édifiée de leurs mortifications & de leur obéissance. Cette Lettre est d'une terrible longueur ; mais vous la jetterez au feu , quand vous vous ennuierez de la lire.



LETTRE XLII.

*A la Comtesse de ***.*

JE suis sur le point de quitter Constantinople: si je vous disois que c'est avec regret, vous croiriez que je déguise mon sentiment. Je vous assure, cependant, que m'étant accoutumée à l'air qu'on y respire, & ayant appris la Langue qu'on y parle, je m'y plais beaucoup. Malgré le goût décidé que j'ai pour les voyages, je suis affrayée des accidens auxquels je prévois que je serai exposée dans celui qu'il faut que je fasse avec une nombreuse famille & un enfant à la mammelle. Au reste, je prendrai dans cette occasion le même parti que j'ai pris dans tous les cas embarrassans où je me suis

profondes méditations. Quelque ridicules que me parussent leurs cérémonies, je fus cependant édifiée de leurs mortifications & de leur obéissance. Cette Lettre est d'une terrible longueur ; mais vous la jetterez au feu , quand vous vous ennuierez de la lire.



LETTRE XLII.

*A la Comtesse de * * *.*

JE suis sur le point de quitter Constantinople : si je vous disois que c'est avec regret, vous croiriez que je déguise mon sentiment. Je vous assure, cependant, que m'étant accoutumée à l'air qu'on y respire, & ayant appris la Langue qu'on y parle, je m'y plais beaucoup. Malgré le goût décidé que j'ai pour les voyages, je suis affrayée des accidens auxquels je prévois que je serai exposée dans celui qu'il faut que je fasse avec une nombreuse famille & un enfant à la mammelle. Au reste, je prendrai dans cette occasion le même parti que j'ai pris dans tous les cas embarrassans où je me suis

trouvée pendant ma vie ; c'est-à-dire , que je tâcherai d'en tirer tout le parti possible , pour satisfaire ma curiosité. C'est dant cette idée que je parcours tous les jours les rues de Constantinople , avec mon voile : je veux voir tout ce qu'il y a de curieux. Vous espérez , sans doute , que cet aveu sera suivi du détail de ce que j'ai vu. Je ne répéterai point ce qui a déjà été dit tant de fois , que Constantinople est l'ancienne Bizance ; qu'elle est à présent sous la domination d'un peuple qu'on croit être les Scythes ; qu'il y a cinq ou six mille Mosquées ; que l'Eglise de Sainte Sophie a été fondée par l'Empereur Justinien , &c. Si je passe ces choses sous silence , ce n'est pas , en vérité , faute d'érudition. Pour vous donner aussi la liste des Empereurs Tures , je pourrois lire *Knolles* & *Paul Ricaut* ; mais je crois qu'il est

est inutile de vous dire ce que vous trouverez dans tous les Auteurs qui ont écrit sur ce Pays. J'ai plutôt envie , par cet esprit de contradiction , naturel aux femmes , de vous faire remarquer la fausseté de la plûpart des faits qu'ils rapportent. Par exemple , l'admirable *M. Hill* assure avec hardiesse avoir vû une colonne suante dans Sainte Sophie , & que la sueur de cette colonne est un remede sûr contre les maux de tête. Je vous assure qu'il n'y a pas la moindre tradition d'un pareil fait : je crois que c'est une des visions qu'il a eues pendant son étonnant séjour dans les Catacombes d'Egypte ; car je suis certaine qu'il n'a jamais entendu parler ici d'une pareille merveille. Il est plaisant de voir avec quelle tendresse lui & ses confreres , les Ecrivains de voyages, déplorent la capti-

vité des Dames Turques , qui sont peut-être plus libres que toutes les autres femmes du monde. Ce sont les seules qui passent leur vie sans aucun soin , & dans des plaisirs continuels. Toute leur occupation consiste à faire des visites , à aller au bain , à faire de la dépense , à inventer de nouvelles modes. Un mari qui exigeroit la moindre économie de sa femme , passeroit pour fou ; elle ne doit avoir d'autre règle là-dessus que sa fantaisie. En un mot , c'est au mari à gagner de l'argent , & à la femme à le dépenser : celles même qui sont du plus bas étage , jouissent de ce beau droit. La femme d'un petit Marchand qu'on voit porter sur son dos des mouchoirs brodés à vendre , ne voudroit pas mettre sur elle des étoffes qui ne seroient pas d'or. Elle a des fourrures d'hermine , & un assortiment de bijoux pour

orner sa tête. Il est vrai que les femmes Turques n'ont pas d'autres rendez-vous que les bains, où les hommes ne peuvent entrer ; mais elles s'y amusent beaucoup.

J'eus la curiosité, il y a trois jours, d'aller à un des plus beaux de la ville : on y recevoit une nouvelle Mariée, & je vis avec plaisir les cérémonies qui sont en usage dans ces occasions. Elles me rappellerent à l'idée l'Epithalame d'*Hélène* par *Théocrite* : il me paroît que ces cérémonies sont exactement ce qu'elles étoient alors. Toutes les amies, parentes, même les connoissances des deux familles nouvellement alliées se trouvent au bain ; beaucoup d'autres y vont par curiosité : enfin il y avoit ce jour-là deux cents femmes. Celles qui étoient mariées & les veuves se placèrent sur des sofas de marbre qui sont autour des

falles ; les filles se dépouillerent
 promptement de leurs habits & pa-
 rurent toutes nues, n'ayant pour uni-
 que couverture que de longs cheveux
 garnis de perles & de rubans. Deux
 d'entre elles allerent à la porte re-
 cevoir la nouvelle Mariée, qui étoit
 conduite par sa mere & une de ses
 parentes. Elle étoit très-belle , &
 avoit au plus dix-sept ans. Ses ha-
 bits étoient d'une étoffe très-riche, &
 tout couverts de pierreries. On la dé-
 habilla sur le champ , & on la mit
 dans l'état de pure nature. Alors
 elle fit une espèce de procession avec
 toutes les filles. Deux marchaient
 devant , & jetoient des parfums dans
 des vases de vermeil : les autres ,
 dont le nombre se montoit à trente,
 suivoient deux à deux. Celles qui
 précédoient cette marche chantoient
 une Epithalame que les autres répé-
 toient en *chorus* : les deux dernières

étoient à côté de la nouvelle Mariée qui marchoit les yeux baissés avec un air de modestie qui me charmoit. Elles firent de cette manière le tour des trois grandes salles du bain. Il est difficile de vous peindre la beauté de ce spectacle. Presque toutes les filles étoient extrêmement bien proportionnées ; leur peau étoit d'une blancheur éblouissante , & adoucie par le fréquent usage du bain. Lorsque cette espèce de procession fut finie , la nouvelle Mariée fut présentée à chaque Dame en particulier , qui lui fit un compliment accompagné d'un présent consistant en bijoux , pièces d'étoffes , mouchoirs , ou autres choses semblables. Elle l'acceptoit en baisant la main de celle qui le lui présentoit. Je suis très-satisfaite d'avoir vû cette cérémonie. Vous pouvez croire , sur ma parole , que les Dames Turques

ont, pour le moins, autant d'esprit, de politesse, même de liberté que nous. Il est vrai que si, d'un côté, l'usage leur fournit souvent occasion de satisfaire leurs mauvaises inclinations, en cas qu'elles en aient, de l'autre, il donne aux maris le pouvoir d'en tirer la plus cruelle vengeance, s'ils les découvrent. Il n'y a pas deux mois qu'on trouva, au point du jour, tout près de la maison que j'habite, le corps d'une jeune femme. Il étoit sanglant & seulement enveloppé d'un gros drap. Il avoit deux coups de couteau, l'un dans le côté, l'autre dans le sein. Il n'étoit pas encore froid, & conservoit les restes d'une si grande beauté, qu'il n'y a pas un homme dans Péra qui n'ait été le regarder. Mais, comme les femmes ne sont jamais vues par les hommes, on ne l'a pas reconnue. On imagina que ce corps avoit été

apporté la nuit de Constantinople : l'assassin fut très-peu recherché : on enterra le corps la nuit sans bruit. Le meurtre ici n'est jamais poursuivi par les Officiers de Justice, comme parmi nous. Ce sont les proches parens du mort qui font les poursuites ; & , s'ils veulent s'accommoder pour de l'argent, ce qui arrive souvent, le meurtrier n'est plus inquiété. On croiroit qu'un pareil vice dans le Gouvernement rendroit ce crime fréquent ; mais il est très-rare ; ce qui prouve que cette Nation n'est pas naturellement cruelle ; aussi ne mérite-t-elle pas , même à beaucoup d'autres égards , le titre de barbare que nous lui donnons. J'ai lié amitié avec une Dame Chrétienne de qualité , qui a pris un mari Turc ; c'est une femme d'esprit & de beaucoup de mérite. Son histoire est singulière, au point que je ne puis me dispenser

fer de vous la raconter : je le ferai avec le plus de précision qu'il me sera possible.

Cette Dame est Espagnole ; elle demouroit à Naples, avec sa famille, lorsque ce Royaume étoit sous la domination des Espagnols. En traversant la mer dans une felouque , avec son frere , pour retourner dans son Pays, ils furent attaqués , abordés & pris par l'Amiral Turc. Comment pourrai-je , sans choquer la pudeur , continuer le récit de son aventure ? Elle essuya le même malheur qu'avoit essuyé la belle Lucrece tant d'années auparavant : mais elle étoit trop bonne Chrétienne pour se punir , comme le fit cette Payenne , d'un crime involontaire. L'Amiral fut si touché de la beauté & de la douceur de sa belle captive , que , pour premier présent , il lui accorda la liberté de son frere & de tous ses do-

meftiques. Ce frere, deux mois après qu'il fut arrivé en Espagne , envoya quatre mille livres fterling pour la rançon de fa foeur. Le Turc généreux prit l'argent , le lui remit entre les mains , en lui difant qu'elle étoit libre. Mais cette jeune Demoiſelle réfléchit fur ce qu'elle devoit attendre dans fa patrie de la part de ſes parens , & prévint qu'après ce qui lui étoit arrivé, ils ſe croiroient obligés de la confiner dans un Couvent pour le reſte de ſes jours. Son Amant , quoique Mahométan , étoit beau , tendre , paſſionné ; il prodiguoit à ſes pieds toute la magnificence Turque. Enfin elle lui répondit que ſa liberté lui paroifſoit d'un prix beaucoup au-deſſous de ſon honneur; qu'il lui avoit enlevé le dernier, & qu'il ne pouvoit le lui rendre qu'en l'épouſant ; elle le pria d'accepter ſa rançon pour dot , & de lui donner

la satisfaction de se voir dans le cas qu'aucun autre homme , que son mari , ne pût se vanter d'avoir joui d'elle. L'Amiral accepta son offre avec les plus grands transports de joie ; il renvoya sa rançon à ses parens , & leur fit dire qu'il étoit trop heureux de la posséder. Il l'épousa , & n'eut jamais d'autre femme qu'elle : de son côté , elle dit qu'elle n'a jamais eu le moindre sujet de se repentir du parti qu'elle prit. Quelques années après , il la laissa une des plus riches veuves de Constantinople ; mais, comme une femme ne peut honnêtement rester seule, elle s'est remariée au Capitan Bassa ; c'est-à-dire , Amiral. Il avoit succédé à son premier mari. Vous ne manquerez pas de croire que mon amie aimoit son ravisseur , & que c'est le principal motif qui l'a fait rester ici ; pour moi , je m'en rapporte là-dessus

à sa parole : elle m'assure qu'elle n'a eu pour guide que l'honneur : je lui pardonnerois d'ailleurs de s'être laissée gagner par la générosité , qui est presque naturelle aux Turcs de quelque considération.

Il y a de la grandeur d'ame à dire la vérité & l'on voit rarement un Turc soutenir un mensonge avec hardiesse. Je ne parle pas du bas peuple, qui a autant d'ignorance que de vice. Les faux temoins y sont à meilleur marché que parmi les Chrétiens , parce qu'ils ne sont pas punis comme ils le méritent , lors même que leur crime est prouvé.

Je vais vous donner une idée de leurs Loix. Je ne me souviens point de vous avoir parlé d'un usage qui est particulier aux Turcs ; c'est l'adoption ; elle est encore plus commune parmi les Grecs & les Arméniens que parmi eux, Comme on n'est

pas maître dans ce Pays de disposer de son bien en faveur d'un parent ou d'un ami, pour ne pas le laisser tomber dans le trésor du Grand-Seigneur, il est ordinaire que ceux qui prévoient n'avoir point d'enfans, en choisissent un parmi le peuple : ils le conduisent avec les parens devant le Cadi, où ils déclarent qu'ils le constituent leur héritier. Les parens de l'enfant renoncent alors à tous leurs droits sur lui, & en passent l'acte devant témoins; & celui qui a adopté l'enfant ne peut plus le deshérer. J'ai vu cependant des mendiens donner des preuves de l'amour paternel : ils refusoient de céder leurs enfans à des Grecs très-riches; quoiqu'ils soient certains que les peres adoptifs marquent beaucoup d'affection à ceux qu'ils ont adoptés; ils les appellent *enfans de leur ame*. Cette coutume me plaît beaucoup plus que la nôtre. Pour

perpétuer notre nom , nous laissons souvent tout ce que nous possédons à un parent éloigné , que nous ne connoissons que par quelques Lettres que l'intérêt l'a forcé de nous écrire : il est bien plus raisonnable , selon moi , de rendre heureux un enfant que nous élevons suivant notre goût , ce que les Turcs appellent nourri sur ses genoux. Puisque j'ai cité les Arméniens , je vais vous dire quelque chose de cette Nation , qui , je crois , vous est tout-à-fait inconnue. Je ne vous ennuierai point par une description Géographique de leur Pays : les Cartes peuvent vous satisfaire à ce sujet : je ne vous fatiguerai point encore par un tableau de leur ancienne grandeur ; vous le trouverez dans l'Histoire Romaine. Ils sont à présent sous la domination des Turcs : comme ils entendent très-bien le commerce &

qu'ils peuplent beaucoup, ils sont répandus dans toutes les parties de cet Empire. Ils prétendent que ce fut S. Gregoire qui leur fit embrasser la Religion Chrétienne : ce sont les Chrétiens, peut-être, les plus dévots qu'il y ait dans le monde. Leurs Prêtres leur enseignent principalement à observer scrupuleusement le Carême, qui dure au moins sept mois de l'année; & ils ne le romproient pas pour le plus pressant besoin. Ce seroit chez eux un péché irrémissible de manger pendant un Carême autre chose que des légumes & des racines sans huile, & du pain sec. L'Interprete de Milord M*** étoit Arménien : ce pauvre misérable s'étoit tellement exténué par le jeûne, qu'on désespéroit de sa vie : néanmoins ni les ordres de son Maître, ni les persécutions des Médecins n'ont pu le déterminer à prendre

deux ou trois cuillerées de bouillon : on lui affuroit , cependant , que c'étoit le seul moyen d'échapper à la mort. A cet usage près , leur Religion a du rapport avec la nôtre. Il est cependant vrai qu'ils approchent de la Doctrine de M. *Whiston* , & je ne crois pas qu'ils diffèrent beaucoup de celle des Grecs. Ils prétendent que si le Saint-Esprit ne procede que du Pere , le Fils lui est subordonné. Ils n'ont aucune idée de transsubstantiation , quoi qu'en dise le Chevalier *Paul Ricaut* , qui leur avoit prêté cette croyance en 1679 , pour gagner , sans doute , les bonnes grâces de la Cour d'Angleterre. Ils ont en horreur ceux d'entr'eux qui embrassent la Religion Romaine. Le mariage est ce qu'il y a de plus extraordinaire parmi eux ; je crois qu'on ne trouve rien de semblable dans le monde entier.

Ils se promettent réciproquement de s'épouser très-jeunes ; mais ils ne se voient que trois jours après la célébration du mariage. La nouvelle Mariée est conduite à l'Eglise, ayant sur la tête un bonnet qui a une forme plate & ronde ; sur ce bonnet est un voile de soie rouge , qui lui pend jusqu'aux pieds. Le Prêtre demande au Prétendu s'il consent d'épouser cette personne , *fût-elle sourde , fût-elle aveugle* ; ce sont ses propres termes. Si-tôt qu'il a répondu , oui , les parens & amis des deux côtés la conduisent chez lui en dansant & chantant. Lorsqu'elle y est arrivée , on la fait placer sur un couffin , dans le coin du Sopha : mais personne ne leve son voile ; son mari même n'en a pas la liberté. Il y a quelque chose de si extraordinaire dans un tel usage , que je n'y ajouterois pas foi ; si cette vérité ne m'avoit été attestée

par plusieurs Arméniens , entr'autre ,
 par un jeune homme , qui me dit ,
 en pleurant , que sa mere l'avoit
 promis à une fille qu'il devoit épou-
 ser de cette maniere. Mais il m'as-
 sura qu'il mourroit plutôt que de
 se soumettre à cette tyrannie , parce
 qu'il étoit persuadé que celle qu'on
 lui destinoit avoit toutes les diffor-
 mités imaginables. Il me semble vous
 voir frémir d'horreur en lisant cette
 relation. Je crois que je ne peux fi-
 nir ma Lettre par une histoire plus
 surprenante. Je puis vous assurer
 qu'elle est aussi véritable , qu'il l'est
 que je suis , ma très-chere Soeur ,
 votre , &c.



LETTRE XLIII.

*A l'Abbé de ***. De Constantinople, le 17 Mai 1718. Vieux style.*

J'AI reçu de vos nouvelles avec beaucoup de plaisir. Vos savantes questions ont flaté ma vanité, qui, comme vous savez, est la passion dominante des hommes. Je ne suis, cependant, pas en état de vous répondre : quand je saurois autant de Mathématiques qu'Euclides même, il me faudroit séjourner un siècle dans ce pays pour faire de justes observations sur l'air & les vapeurs. Mais je n'y ai pas encore passé un an entier, & je dois bientôt le quitter. Je suis destinée à être errante : vous en serez surpris ; mais personne ne peut l'être autant que moi. Vous ne

manquerez pas de m'accuser de paresse ou de stupidité, peut-être de tous les deux ensemble, en voyant que je suis sur le point de quitter Constantinople, & que je ne vous fais aucun détail sur la Porte Ottomane. Je vous réponds à cela, qu'il suffit de jeter les yeux sur le Chevalier Paul Ricaut; on y en trouve d'assez justes sur les Vizirs, les Beglerbis; sur le Gouvernement civil & spirituel, & sur les Officiers du Serrail; il est facile de se procurer des Mémoires assez exacts à ce sujet. Il y a cependant des Historiens, Dieu fait.... Mais chacun a la liberté d'écrire ses propres remarques; d'ailleurs les usages d'un Peuple peuvent changer, & il peut y en avoir quelques-uns qui échappent aux Observations d'un Voyageur. Il n'en est pas de même des Gouvernemens; je ne vous en parlerai point, parce que

je ne pourrois vous en dire rien de nouveau. Je passerai aussi sous silence l'Arcenal & les sept Tours : je vous ai déjà parlé des Mosquées ; je vous ai fait même la description d'une des plus considérables : mais je ne puis m'empêcher de relever une erreur qui est dans *Gemelli* ; c'est cependant, de tous les Voyageurs, celui dont je fais le plus de cas. Il dit qu'on ne trouve aucuns vestiges de Calcédoine : il se trompe ; je m'y transportai hier. Pour y arriver, je pris une galère dans laquelle je traversai un bras de mer très-étroit qui est entre Constantinople & cette Ville. Calcédoine est encore fort grande, & contient plusieurs Mosquées. Les Chrétiens lui ont conservé son ancien nom, & les Turcs lui en donnent un que j'ai déjà oublié ; mais ce n'est qu'une corruption du même. Je suis persuadée que cette

erreur vient de son guide, & que
 son peu de séjour dans ce pays l'a
 empêché de la rectifier ; car j'ai plu-
 sieurs preuves de son exactitude. Rien
 n'est plus agréable que le canal qui
 est entre Constantinople & Calcé-
 doine : les Turcs ont fait bâtir des
 maisons de campagne sur les bords,
 où ils ont de très-beaux points de
 vue, tant en Asie qu'en Europe. On
 y voit plus de cent palais magnifi-
 ques, qui sont tous à côté les uns
 des autres. Comme la Fortune est en-
 core plus inconstante ici qu'ailleurs,
 il arrive très-souvent que les héri-
 tiers d'un Bacha à trois queues ne
 sont pas en état d'entretenir la mai-
 son qu'il leur a laissée ; voilà pour-
 quoi l'on n'est pas long-tems sans
 voir tomber les plus beaux Palais de
 Turquie en ruine. J'allai voir celui
 du dernier Grand-Vizir qui fut tué
 à Peter-Waradin : il avoit été conf-

truit pour recevoir sa Royale Epouse, fille du Sultan régnant ; mais il ne vécut pas assez pour avoir cet honneur. J'ai envie de vous en faire la description ; mais je n'ose , parce que je crains de ne pouvoir , malgré mes efforts, vous en donner une juste idée. Il est sur le bord du canal , & dans une des plus agréables situations qu'on puisse trouver. Une montagne couverte d'un bois , le domine : son étendue est immense ; le Concierge m'a dit qu'il y avoit plus de huit cents chambres ; je ne puis assurer que cette quantité y soit ; je ne les ai pas comptées : tout ce que je peux dire, c'est que le nombre en est prodigieux : elles sont toutes décorées avec la plus grande magnificence. Le marbre , la dorure , & les peintures les plus fines y sont prodigués. Le vitrage des fenêtres est du plus beau crystal d'Angleterre. On y voit enfin

toute la magnificence & la somptuosité que pourroit offrir le palais d'un jeune ambitieux, plongé dans le luxe, & qui auroit à sa disposition toutes les richesses d'un vaste & puissant Empire : mais rien ne m'a fait plus de plaisir que les appartemens des bains. Il y en a deux qui répondent l'un à l'autre, & qui sont bâtis exactement de la même manière. Les bains, les fontaines & le pavé sont tout de marbre blanc, les plafonds dorés & les murailles couvertes de porcelaine du Japon. Près de ces appartemens il y a deux salles, dont la plus élevée forme une estrade, aux quatre coins de laquelle on voit sortir du plafond, des eaux qui tombent par cascades dans des coquilles de marbre blanc, & se réunissent au bas dans un large bassin, entouré de petits tuyaux qui forment des jets de la hauteur de l'appartement. Les mu-

railles sont en forme de treillis , autour desquelles sont plantés en-dehors , des chevre-feuilles & des vignes qui forment une tapisserie de verdure , & donnent de l'ombrage à ces délicieux appartemens. Je pourrois vous conduire dans les autres, qui seroient tous dignes de votre curiosité : mais il est plus difficile de donner la description des palais Turcs que de tous les autres , parce qu'ils sont, en général, très-irrégulièrement bâtis. Il n'y a ni façade , ni ailes ; & quoique cette irrégularité soit agréable à la vûe , elle est intelligible dans la narration. J'ajouterai seulement que la Chambre destinée au Grand-Seigneur , quand il vient voir sa fille , est toute lambrissée de nacre de perle , & parsemée d'émeraudes en forme de clous, On y trouve plusieurs autres appartemens dont les murailles sont marquetées

quetées en nacre de perle, en bois d'olivier ; quelques-unes le sont en porcelaine du Japon. Il y a un grand nombre de galeries qui sont toutes très-vastes : on y voit des pots de fleurs, des vases de porcelaine remplis de fruits de différentes espèces : le tout est en plâtre ; mais la peinture est si fine, les couleurs sont si vives, qu'on n'imagineroit jamais que c'est l'ouvrage de l'art. Les jardins répondent à la magnificence du Palais : il y a des cabinets de verdure, des arbres, des fontaines, le tout dans une agréable confusion : il y manque cependant des statues. Voyez à présent si cette Nation est aussi barbare que nous le croyons. De ce que le goût des Turcs est différent du nôtre, s'en suit-il de-là qu'il soit mauvais ? Pour moi, je crois qu'ils savent tirer parti de la vie. Ils la passent dans la Musique,

dans les jardins , dans le vin & la bonne chere , tandis que nous nous cassons la tête pour découvrir quelque systême de politique , ou à étudier quelque science que nous n'approfondirons jamais , ou que nous ne pourrons jamais persuader à personne d'estimer , quand même nous y réussirions. Il est certain qu'il n'y a de plaisirs réels que ceux des sens : la réputation & les éloges sont au-dessous de leur prix ; pour les obtenir , il en coûte le tems & la santé : il arrive souvent même que la mort ou la vieillesse surprennent avant qu'on ait recueilli le fruit de ses travaux. La vie de l'homme est si courte , qu'il ne doit songer qu'à rendre le présent agréable. Je n'ose pousser mes réflexions plus loin ; je crains même qu'elles ne l'aient été trop ; mais mon cœur vous est si connu , que je crois devoir me

rassurer , & je n'attends point de vous ces insipides plaisanteries , que d'autres ne manqueroient pas de faire en pareille occasion. Vous savez que je n'ai jamais confondu le plaisir avec le vice , comme font les gens dépourvus de jugement. Je veux vous faire rire en finissant ma Lettre. J'aimerois mieux être un riche Efendi avec son ignorance , qu'Isaac Neuton avec toute sa science. Je suis , &c.

LETTRE XLIV.

*A l'Abbé * * *. De Tunis , le 31
Juillet 1718.*

J'Ai quitté Constantinople le 6. du mois dernier , & je n'ai trouvé jusqu'à présent aucune occasion pour vous faire tenir ma Lettre : j'en étois fâchée ; parce que je desirois,

G ij

de tout mon cœur, de partager avec
quelqu'un le plaisir que j'ai goûté
dans ma route. J'ai parcouru la plus
agréable partie du Monde ; l'idée de
ce qui s'est offert à ma vue , porte,
malgré moi , mon esprit à la Poësie.

* „ Mon imagination, échauffée
„ par un enthousiasme poétique, par-
„ court les Mers & les Isles immor-
„ telles, où les Muses ont tant de
„ fois chanté que les Montagnes ré-
„ petent leurs Vers „.

Pardonnez cet écart ; je tâcherai ,
s'il est possible , d'écrire le reste de
ma Lettre en Prose. Un jour après
que nous eûmes mis à la voile , nous
cotoyâmes *Gallipolis* ; c'est une belle
Ville ; elle est située dans la baye du
Chersoneſe. Comme c'est la premiere

* Traduction de quatre Vers Anglois

Place que les Turcs ayent conquise en Europe , elle est très - célèbre parmi eux. Le lendemain , à cinq heures du matin , nous jettâmes l'ancre dans l'Hellespont , entre les Forts de *Sestos* & d'*Abydos* , qu'on nomme à présent les Dardanelles. Ce sont deux petits Forts très-anciens ; mais ils ne sont pas beaucoup importans aujourd'hui ; ils sont commandés par un terrain fort élevé. J'avoue que je ne les aurois même pas vus , si notre Capitaine & les Officiers ne m'avoient avertie d'y prendre garde. Mon imagination étoit frappée de cette Histoire tragique qui vous est connue.

* » L'Amant nageur , & l'Epouse
 » de nuit ; combien le Héros l'aima ,
 » & comment Léandre mourut ».

(*) Traduction de deux Vers Anglois.

Toujours des Vers ! J'ai respiré de l'air poétique , & j'en suis encore remplie. Celui d'Abydos doit être tendre, puisque ce fut l'Amour qui le mit sous la domination des Turcs : ils en firent le siège sous le regne d'Orchanes ; la fille du Gouverneur s'imaginant avoir vu en songe celui qu'elle devoit épouser : (je ne fais si elle s'étoit endormie sur le gâteau nuptial , ou si elle avoit jeûné en l'honneur de Sainte Agnès.) Celui qu'elle avoit vu en songe étoit un des Assiégeans : déterminée à suivre son destin , elle lui jetta par-dessus les murailles , un billet par lequel elle lui offroit le Fort & sa personne. Le Turc porta ce billet à son Général , qui , voulant tenter l'aventure , fit éloigner son armée de la Place , & donna ordre au jeune homme de s'en approcher à minuit avec un

corps de gens d'élite. Il y fut introduit à l'heure marquée , tailla la garnison en pièces , fit le Gouverneur prisonnier , & épousa la fille. Ce Fort , qui est en Asie , fut fondé par les *Milesiens* : Sestos est en Europe ; c'étoit autrefois une des principales Villes du Chersonese. A présent que j'ai vu ce détroit , je ne regarde plus l'aventure de Léandre comme impossible , ni le pont de bateaux que Xercès fit construire comme une merveille. Il est si étroit , qu'il n'est pas étonnant qu'un jeune Amant ait entrepris de le passer à la nage , ni qu'un Roi ambitieux ait tenté de le faire traverser par son armée ; mais il est si sujet aux tempêtes , qu'il l'est encore moins que l'Amant ait été noyé , & le pont détruit. De-là nous découvrîmes le Mont Ida dans tout son entier.

* „ Autrefois Junon y caressa Ju-
 „ piter , & le Maître du Monde y fut
 „ vaincu par l'Amour “.

A quelques lieues de-là , je vis la
 pointe de terre où reposent les cen-
 dres de la pauvre Hécube , & à une
 lieue au-dessus , nous trouvâmes le
 Cap Janissaire , qui est le fameux
Promontoire de Sigée : nous y mouil-
 lâmes. La curiosité me donna des
 forces au point que je montai jus-
 qu'au haut , pour voir le tombeau
 d'Achille. Autrefois Alexandre , par
 vénération pour ce Héros , en fit le
 tour tout nud , ce qui ne manqua
 pas de faire beaucoup de bien à l'ame
 du mort. J'y trouvai les ruines d'une
 grande Ville , & une pierre sur la-
 quelle Milord M*** lut ces mots ,

* Traduction de deux Vers Anglois,

Sigæon Polin ; nous ordonnâmes à nos gens de la transporter à bord : un Prêtre Grec nous montra des choses bien plus curieuses ; mais il étoit si ignorant , qu'il ne put nous en donner aucune explication passable. Aux deux côtés de la porte de sa petite Eglise , sont deux grandes pierres qui ont chacune dix pieds de long , sur cinq de large , & trois d'épaisseur. Celle qui est à droite est de beau marbre blanc : sur un des côtés , on voit un très-beau bas-relief qui représente une femme , laquelle paroît être une Divinité : elle est assise sur une chaise qui a un marche-pied. Une femme qui a l'air éplorée , semble lui présenter un enfant qu'elle tient entre ses bras. Celle-ci est suivie de quantité d'autres qui tiennent chacune un enfant dans la même attitude. Il y a lieu de croire que c'est le reste d'un an-

rien tombeau ; mais je n'ose vous en donner l'explication. Sur la pierre qui est à gauche , on lit une belle inscription ; mais le Grec en est trop ancien pour que Milord M*** puisse l'expliquer. J'avois bien envie d'acheter cette pierre que les pauvres habitans auroient certainement donnée pour peu de chose ; mais notre Capitaine me dit qu'il faudroit des machines faites exprès pour la transporter sur le bord de la mer , & que d'ailleurs la chaloupe étoit trop petite pour la contenir. Les ruines de cette grande Ville sont habitées aujourd'hui par de pauvres Payfans Grecs vêtus à la *Sciote*. Les femmes portent des jupes fort courtes , qui sont attachées autour de leurs épaules avec des cordons de cuir ; les manches de leurs chemises sont de toile assez blanche , & fort larges ; elles ont des bas & des souliers assez

propres ; leur tête est couverte d'un grand morceau de mouffeline qui tombe sur leurs épaules en formant plusieurs plis. *M. Sands*, dont l'Ouvrage vous est connu , & qui est un des meilleurs Auteurs dans son genre , prétend que ces ruines sont les fondemens d'une Ville que Constantin avoit eu le projet de bâtir , & qu'il abandonna pour ne s'occuper que de Constantinople : je ne suis pas de son sentiment ; elles me paroissent beaucoup plus anciennes.

Dé ce Promontoire , nous découvrîmes aisément le *Simois*, qui prend sa source au Mont Ida , & traverse un vallée très-spacieuse : c'est cette grande Riviere qu'on appelle aujourd'hui *Simores*. Ses eaux se joignent , dans la Vallée dont je viens de parler , à celles du Scamandre qui n'est qu'un foible ruisseau tout rempli de vase : peut-être est-il plus confide-

ble l'hiver. C'est ce fameux *Xantus* qu'Homere place parmi les Dieux , & que la Nymphé *Enone* invoqua dans son Epître à *Pâris*. Les Vierges Troyennes étoient obligées d'offrir leurs premières faveurs au *Scamandre* , & ce fut l'aventure si agréablement racontée par M. de la Fontaine, qui mit fin à cette cérémonie payenne. Les eaux du *Scamandre* & du *Simois* , vont ensemble se décharger dans la mer.

Il ne reste de Troye que le terrain sur lequel elle étoit bâtie ; & je crois que les antiquités qui se trouvent dans les environs sont bien plus modernes : c'est , si je ne me trompe , le sentiment de Strabon. Quoi qu'il en soit , j'ai vu , avec plaisir , cette fameuse Vallée où *Ménélas* & *Pâris* se livrerent un combat singulier , & où la plus grande Ville du Monde étoit située. La Capitale

d'un vaste Empire seroit certainement très-bien placée dans ce lieu , même plus avantageusement que Constantinople ; le Port pourroit recevoir toutes sortes de Vaisseaux de toutes les Parties du Monde, & en tout tems ; & il régné six mois de l'année à celui de Constantinople un vent de Nord qui empêche les Vaisseaux d'y aborder pendant ce tems.

Au nord du Promontoire de Sigée nous vîmes celui de Rhete , qui est renommé par le tombeau d'*Ajax* ; j'examinois ces lieux avec une sérieuse attention , & ne pouvois m'empêcher d'admirer en même tems l'exactitude avec laquelle Homere , que j'avois à la main , les a décrits : chaque épithete qu'il a donnée à une plaine ou à une montagne , peut encore lui être apliquée. J'ai passé là plusieurs heures dans une méditation aussi agréable que celle que fit *Don*

Quichotte sur le mont Montefinos. Enfin nous fîmes voile la nuit suivante vers l'endroit où l'on dit qu'étoit positivement située la fameuse Ville de *Troye*. Je me levai à deux heures du matin pour en visiter les ruines, qu'on montre aux Etrangers avec beaucoup de complaisance. Les Turcs les appellent *Eski Scamboul*, c'est-à-dire, ancienne Constantinople ; cette dénomination, jointe à plusieurs autres raisons, m'a fait conjecturer que ce pouvoient être les restes de cette Ville, commencée par Constantin. Je pris un âne de louage ; car c'est là seule voiture qu'on trouve dans ce pays : j'avancai quelques milles * dans les terres, & fis le tour des murailles, qui sont d'une vaste étendue ; nous trouvâmes sur une mon-

* Le mille d'Angleterre vaut 1250 pas Géométriques.

tagné les débris d'un Château , &
ceux d'un autre dans une vallée , ou-
tre plusieurs colonnes brisées : je lus
sur deux pieds-d'estaux deux Inscrip-
tions Latinesque voici :

DIVI AUG. COL.

ET. COL. JUL. PHILIPPENSIS.

EORUMDEM ET PRINCIP. AM.

COL. JUL. PARIANÆ. TRIBUN.

MILIT. COH. XXXII. VOLUNTAR.

TRIB. MILIT. LEG. XIII. GEM.

PRÆFECTO EQUIT. ALAE. I.

SCUBULORUM.

VIC. VIII.

DIVI JULI. FLAMINI.

C. ANTONIO M. F.

VOLT. RUFO. FLAMIN.

DIV. AUG. COL. CL. APRENS.

ET COL. JUL. PHILIPPENSIS.

EORUMDEM ET PRINCIP. ITEM.

(160)

COL. JUL. PARIANÆ TRIB.

MILIT. COH. XXXII. VOLUNTARIORE
TRIB. MILIT XIII.

GEM. PRAEF. EQUIT. ALÆ. I.

SCUBULORUM.

VIC. VII.

Il paroît que les ruines qu'on trouve dans les environs sont celles d'un temple consacré à Auguste ; & je ne fais pourquoi M. *Sands* prétend qu'elles sont d'un temple Chrétien ; il est incontestable que les Romains ont bâti dans ces endroits. On y voit plusieurs tombeaux de beau marbre , & des pièces d'Architecture d'une grandeur & d'une grosseur immense ; mais elles diminuent tous les jours , parce que les Turcs en tirent leurs boutels. Nous passâmes le soir devant l'Isle de *Ténedos* , qui étoit autrefois sous la protection d'Apollon. Il la mit lui-même dans l'état de ses

biens , lorsqu'il faisoit sa cour à *Daphné*. Elle n'a que dixmilles de circuit; mais outre qu'elle est bien peuplée , que ses habitans sont riches , elle est encore célèbre par la bonté de ses vins. Je ne vous parlerai point de *Tenes* d'où elle tire son nom ; nous passâmes ensuite à Mytylene : je ne puis m'empêcher de vous dire quelque chose de *Lesbos* , où regna *Pittacus* , & où *Sapho* composa ses premiers Vers. Cette Isle est encore célèbre pour avoir donné la naissance à Alcée, à Théophraste & à Arion ; ces grands Maîtres , en Poësie , en Philosophie & en Musique. Ce fut une des Isles que les Chrétiens conservèrent le plus long-tems après la prise de Constantinople par les Turcs. Il est inutile que je vous parle de Constantinople, &c. Vous savez aussi-bien que moi l'histoire des Empereurs Grecs. Je fus fâchée de voir qu'en

quittant cette Isle nous faisons voile tout droit dans la mer Egée, aujourd'hui l'Archipel, & que nous laissons sur notre gauche Scio, qui est l'ancienne Chios. C'est la plus riche & la plus peuplée de toutes les Isles de l'Archipel : elle est abondante en grains, en soie & en coton : on y trouve d'agréables bosquets formés par des orangers & des citronniers : le Mont *Arvoisin*, si célèbre par le *Nectar*, dont parle Virgile, est dans cette Isle. La meilleure Manufacture en soie de toute la Turquie est à Scio : la Ville est assez bien bâtie ; les femmes y sont très-belles, & ont le visage découvert comme dans la Chrétienté. Il y a beaucoup de familles très-riches ; mais elles ont grand soin de n'en rien laisser paroître dans l'extérieur de leurs maisons, pour ne pas causer de jalousies aux Turcs qui y entretiennent un Bassa. Tous les ha-

bitans jouissent , cependant , d'une honnête liberté ; & comme le climat semble les exciter à faire de l'exercice , ils passent leur vie dans les jeux , la danse & les festins. Enfin leurs chaînes, quoique nouvelles, ne sont pas pesantes : ils ne sont soumis aux Turcs que depuis l'an 1566. & peut-être n'est-il pas plus dur pour eux d'obéir au Grand-Seigneur qu'à l'état de Gènes , auquel un Empereur Grec avoit vendu leur pays. Mais je m'embarrasse toujours dans l'histoire , ce qui ne convient gueres , sur-tout lorsque je vous écris en passant le détroit qui est entre les Isles d'*Andros* & d'*Achaïe* , aujourd'hui *Libiadia* ; nous découvrîmes le promontoire de *Lunium* , connu sous le nom de *Cap Colonne*. On y voit encore des colonnes d'une grandeur & d'une grosseur prodigieuse , qu'on prétend avoir servi à un temple de Minerve.

Ce lieu m'inspira de la vénération, & me rappella l'idée de ce magnifique Temple de Thésée qui étoit à Athènes, & qui subsisteroit vraisemblablement encore presque tout entier sans l'accident qui lui arriva par l'imprudence des Turcs : pendant la dernière campagne de la Morée, ils en firent leur magasin à poudre ; le feu y prit & il sauta en l'air. J'avois bien envie, comme vous pouvez le croire, de mettre pied à terre dans le fameux Péloponèse, pour goûter le plaisir de voir les rivières d'*Asopus*, de *Percée*, d'*Inachus* & d'*Eurotas* ; les campagnes d'Arcadie, enfin tous ces lieux si connus dans l'ancienne Mythologie ; mais on me dit, ce qui est assez vraisemblable, qu'au lieu de Héros & de demi-Dieux, l'on n'y trouvoit plus que des brigands, entre les mains desquels je pourrois très-bien tomber si j'avançois dans un pays si

désert. Je conserve, cependant, pour lui tant de vénération, que je suis tentée de vous en faire l'histoire, depuis la fondation de *Nicanie* & de *Corinthe*, jusqu'à la dernière campagne des Turcs; mais je résiste à cette envie, aussi-bien qu'à celle d'y mettre pied à terre. Nous fîmes voile vers le Cap *Angelo*, autrefois *Malea*: je n'y vis aucuns vestiges du fameux Temple d'Apollon. Le soir même nous découvrîmes l'Isle de Candie: c'est un Pays fort montagneux. Virgile dit qu'il y avoit cent Villes:

Centum urbes habitant magnas.

La principale, qui étoit, pour ainsi dire, le séjour des plus horribles passions, fut d'abord conquise par Metellus; son Jupiter y avoit pris naissance... Elle tomba ensuite sous la

domination de Mais si je ne prends garde , je vais vous faire l'histoire de Candie , jusqu'au tems où elle fut assiégée par les Turcs. Je suis si mécontente de moi , que je ne vous parlerai point des autres Isles. Je vous dirai seulement , en général, que ce voyage auroit été bien agréable pour moi , il y a deux ou trois mille ans : le matin , j'aurois pris le thé avec Sapho ; le soir j'aurois été visiter le temple d'Homere à *Chios* , & j'aurois toujours eu soin de lever les plans des temples magnifiques , de dessiner les statues miraculeuses : quelle satisfaction j'aurois goûtée , en outre , de converser avec les hommes les plus gais & les plus polis ! Aujourd'hui les Arts ne sont plus dans cette partie du Monde ; on n'y trouve que les merveilles de la Nature. A plusieurs lieues en mer ,

on voit les flammes du Mont *Étna* ;
elles donnent lieu à mille réflexions :
mais je respecte trop la Philosophie ,
pour vouloir renverser le système
d'*Empedocles* , & jamais Lucien ne
me fera mépriser un homme dont
Lucrece a dit :

... Vix humanâ videtur stirpe creatus.

Après avoir passé *Trinacria* , au-
jourd'hui la *Sicile* , sans entendre le
chant des *Syrenes* , dont parle Ho-
mere , & sans échouer contre *Scylla*
ni contre *Charybde* , nous arrivâ-
mes sains & saufs à l'Isle de Malte ,
nommée autrefois *Melita* , parce
qu'elle étoit abondante en miel. C'est
un rocher sur lequel il y a un peu de
terre. Le Grand-Maître y vit en Prin-
ce souverain ; ses forces maritimes
sont aujourd'hui peu de chose. Les
fortifications de cette Isle passent

pour les meilleurs du Monde : elles ont été creusées dans le roc vif ; ce qui a dû coûter beaucoup de travail & d'argent. Aux environs de Malte nous essuyâmes une violente tempête , & nous nous trouvâmes fort heureux de pouvoir relâcher, au bout de huit jours, à *Porta Farine* , sur la côte d'Afrique , où notre Vaisseau est encore à la rade. Le Consul Anglois qui réside à Tunis , est venu nous faire des offres de service. J'ai accepté de bon cœur sa maison pour quelques jours , étant fort curieuse de voir cette partie du Monde , & principalement les ruines de *Carthage*. Je montai dans sa chaise de poste à neuf heures du soir , parce que la chaleur est à présent si grande , qu'on ne peut voyager que la nuit. Comme la Lune étoit dans son plein , je voyois le Pays où je passois presque aussi-bien que s'il avoit fait jour.

Le

Le terrein , quoique sabloneux , est fertile en dattes , en figues & en olives, qui viennent sans qu'on les cultive : ce sont , en général , de très-bons fruits. Les vignobles & les champs où l'on sème les melons, sont entourés de haies faites avec ce que nous appellons figuiers d'Inde : elles sont si fortes que les bêtes fauves ne peuvent passer au travers. Ces figuiers d'Inde montent fort haut & garnissent beaucoup ; ils ont des épines qui sont aussi longues & aussi pointues que des poinçons ; ils portent des fruits qui sont assez agréables au goût , & dont le Payfan fait une grande consommation.

C'est à présent le *Ramadan* ou Carême des Turcs ; comme tout le monde professe ici la Religion Mahométane , l'on ne voit manger personne pendant le jour ; mais on passe la nuit dans les festins. Nous avons

II. Partie.

H

vû plusieurs troupes de Payfans sous des arbres : une partie s'occupoit à manger , pendant que l'autre dansoit & chantoit. Ce sont des mulâtres , & je vous jure que je n'ai point vu de figures humaines aussi hideuses. Ils sont presque tout nuds , n'ayant pour vêtement qu'un morceau de serge dans laquelle ils s'enveloppent ; mais les femmes ont un ornement singulier : elles s'impriment avec de la poudre à canon , des fleurs , des étoiles , enfin toutes sortes de figures sur le visage , sur le cou , sur les épaules & sur les bras ; ce qui n'augmente pas leur difformité naturelle. Je ne crois pas qu'elles puissent se procurer ces agrémens sans souffrir beaucoup.

Nous vîmes , environ à six milles de Tunis , les restes de ce fameux aqueduc qui conduisoit l'eau à Carthage par dessus plusieurs hautes

montagnes: il avoit plus de quarante milles de longueur. On voit encore des arches qui sont entieres. Nous passâmes deux heures à le visiter, & Milord M*** m'assura que celui de Rome n'étoit pas, à beaucoup près, si beau. Les pierres, quoique d'une prodigieuse grosseur, sont si polies & si adaptées les unes aux autres, qu'il paroît qu'on n'eut pas besoin de beaucoup de ciment pour les joindre ensemble. Ces ruines subsisteront encore mille ans, si l'on n'emploie pas l'art pour les détruire. Nous arrivâmes à Tunis vers le point du jour. Cette Ville est bâtie de pierres blanches; il n'y a point de jardin: on dit que les Turcs les détruisirent la première fois qu'ils la prirent, & qu'on n'y en a pas fait depuis. Les sables arides font un coup d'œil désagréable, & la chaleur naturelle du climat, qui n'est tempérée que par

très-peu d'ombre , est insupportable. Il seroit même impossible de vivre ici sans une brise qui vient tous les jours à midi de la mer , & qui rafraîchit l'air. Il n'y a que de l'eau de citernes qu'on a soin de ramasser des pluies abondantes qui tombent en Septembre. On dit que les femmes de Tunis sont assez jolies ; mais elles ont toujours sur le visage un voile de crêpe noir. Louis IX. Roi de France, assiégea cette Ville en 1270. mais il mourut sous ses murs d'une fièvre maligne. Son fils Philippe , & Edouard , un de nos Princes, fils de Henri III. leverent le Siège , mais à des conditions honorables. Elle resta sous la domination de ses Rois Africains , jusqu'au tems où elle fut livrée par trahison à Barbe-Rouffe , Amiral de Soliman le Magnifique. Barbe-Rouffe en fut chassé à son tour par Charles-Quint : mais les

Turcs , commandés par le Paffa *Sinan* , la reprirent fous *Selim II.* depuis ce tems , elle a toujours été tributaire du Grand-Seigneur. Elle eft gouvernée par un Bey qui a le titre de Sujet des Turcs , quoiqu'il fe foit fouffrait à leur domination , & qu'il leur paye très-rarement tribut. Celui qui commande à Bagdad eft dans le même cas , & le Grand-Seigneur laiffe ces deux rebelles tranquilles , dans la crainte de perdre encore le titre de Souverain de ces Pays.

J'allai hier au matin , après avoir pris un peu de repos , voir les ruines de *Carthage*. Quoique je fuffe à moitié grillée par l'ardeur du Soleil , j'eus cependant le courage de continuer ma route. On me conduifit dans des falles qui font fous terre ; on les appelle *étables aux Eléphans*. Je vis dans plufieurs des morceaux de colonne de très-beau marbre ,

d'autres de porphyre: je ne crois pas qu'on eût mis de si belles colonnes dans ces lieux , s'ils avoient été uniquement destinés pour l'usage des Eléphans. Je suis persuadée , au contraire , qu'ils servoient d'appartemens d'été , & qu'on les avoit construits sous quelques Palais , pour y être à l'abri des chaleurs excessives qu'on endure dans ce Pays: ils servent aujourd'hui de greniers aux Payfans. Je venois de la Ville de *Tents* qui, à la vérité, n'en est pas fort éloignée ; mais j'étois lasse , & je m'y arrêtai quelque tems pour me reposer. Je ne tardai pas à être environnée d'une quantité assez considérable de femmes qui étoient venues pour me voir. Il est certain que nous étions , les unes pour les autres , un spectacle assez divertissant. Leur façon de s'asseoir , la couleur de leur peau , leurs cheveux noirs & plats,

tombant sur les deux côtés de leur visage : leurs traits , enfin la forme de leurs membres les rendent si semblables à ces grands singes qui sont répandus dans l'Afrique , qu'il est difficile de les distinguer les uns d'avec les autres , & je suis persuadée qu'ils ont autrefois habité ensemble. Lorsque je fus délassée , & que j'eus pris du lait & des fruits que ces femmes m'apportèrent , je montai sur la petite colline où étoit autrefois le Château de *Byrsa*. J'y découvris distinctement le lieu où la fameuse Ville de Carthage étoit située : c'est un *Isthme* qui est baigné de la mer des deux côtés : on n'y voit plus aujourd'hui que des étangs salés. Strabon dit que cette fameuse Ville avoit deux milles de circonférence : il n'en reste que ce que je viens de vous dire. L'Histoire en est trop connue pour que je vous en fasse l'abrégé. Com-

(176)

me je suis persuadée que vous préférez l'obéissance aux complimens , je les ai réservés pour la fin de ma Lettre , & suis entrée dans tous les détails que vous m'avez demandés. Je compte partir demain d'ici , continuer mon voyage par l'Italie & la France. J'espère vous dire de bouche dans quelqu'un de ces Pays , que je suis , &c.



 LETTRE XLV.

*A la Comtesse de ***. De Gènes, le
28 Août 1718. Vieux style.*

JE vous demande pardon , ma chere Soeur, de ne vous avoir pas écrit de Tunis ; c'est la seule occasion que j'ai eue de le faire depuis mon départ de Constantinople : mais la chaleur y étoit si excessive ; la lumiere y est si pernicieuse pour la vue, que j'ai pensé devenir aveugle en écrivant une Lettre à l'Abbé ***. & je n'ai osé en écrire d'autres ; d'ailleurs, qu'aurois-je pu vous mander de satisfaisant d'un pays barbare ? Je suis à présent environnée d'objets agréables : l'Italie est un très-beau Pays ; & je me crois obligée de lui donner des éloges en reconnoissan-

Hv

ce du plaisir que j'y goûte. Je dois le même tribut à Madame Davenant , chez laquelle je suis logée à *Saint Pierre d'Arena* : sa politesse , sa gaieté contribuent beaucoup à me rendre le séjour de Gènes agréable. Cette Ville est située dans une Baye sur la pente d'une montagne : les jardins , la beauté des bâtimens font une très-belle perspective du côté de la mer. Ce spectacle m'a cependant fait peu d'impression , sans doute , parce que mes yeux étoient accoutumés à celui de Constantinople. Les Génois étoient autrefois maîtres de plusieurs Isles de l'Archipel , & de cette partie de Constantinople , appelée *Galata*. Ils ont bien mérité ce qui leur est arrivé ; même la perte de toutes leurs conquêtes du côté de l'Orient , pour avoir abandonné si lâchement la cause des Chrétiens , & facilité aux Infidèles

la prise de Constantinople. Ils sont aujourd'hui pauvres , & les François les méprisent depuis que le dernier Roi força le Doge d'aller à Paris lui faire excuse d'une insulte qui lui avoit été faite : on avoit couvert de fumier pendant la nuit , les Armes de France qui étoient sur la porte de l'Envoyé de cette Nation. Cette insulte avoit été faite par quelqu'un de la faction Espagnole qui est encore dominante ici , quoiqu'on n'ose le dire publiquement. Les Dames s'habillent à la Françoisse , & sont beaucoup plus jolies que leurs modèles. Je crois que les Cizisbeys sont en partie cause de cet air agréable qu'on leur trouve. Vous n'avez , sans doute , jamais entendu parler des Cizisbeys. Ce sont des êtres si singuliers qu'il faut que je les voye , pour croire qu'ils existent. On en a vu d'abord à Gènes , ensuite ils se sont répandus

par toute l'Italie , où les maris ne sont pas si Jaloux qu'on nous le dit : aucun ne blâme les Cizibeys , qui semblent avoir été établis par la politique. Je suis persuadée que le Sénat imagina cet expédient pour donner de l'occupation aux jeunes gens qu'en avoient point d'autre que celle de se couper la gorge, & pour mettre fin aux disputes de familles qui avoient mis l'Etat à deux doigts de sa perte : ce remède a été si efficace , que , depuis ce tems , l'union regne parmi les familles , & la tranquillité dans l'Etat. Un Cizibey est un jeune homme qui se voue entièrement au service de quelque femme ; car les filles sont toutes enfermées dans des Couvents. Il est obligé de l'accompagner par-tout où elle va ; il se place derrière sa chaise , se charge de ses gants & de son éventail : lorsqu'elle sort de chez elle , ou qu'elle y re-

tourne, il marche à côté de sa chaise comme un domestique. Il ne manque jamais de lui faire un présent le jour de sa fête, ou de quelque réjouissance publique. Enfin il est obligé de lui consacrer tout son tems, & de dépenser pour elle tout son argent : la Dame lui accorde ce qu'on croit bien qu'il lui demande, & l'occasion s'en présente très-souvent ; car le Mari n'ose faire paroître le moindre soupçon de jalousie. Il est vrai qu'il tâche de lui en donner un à son goût : mais s'il n'est pas à celui de la femme, ce qui arrive assez souvent, elle s'y prend si bien qu'elle en obtient un qui lui plaise. Dans les commencemens, une femme avoit huit ou dix de ces humbles serviteurs ; mais aujourd'hui les hommes sont plus rares, & moins traitables : chaque femme est obligée de se contenter d'un seul.

On voit régner ici la liberté républicaine : c'est cependant un Gouvernement Aristocratique , car le peuple y est dans un vil esclavage. On élit un Doge tous les deux ans ; celui qui occupe cette place a très-peu d'autorité sur les anciens Nobles , & sa femme n'a aucune distinction parmi les autres. La famille d'*André Doria* , ce grand homme , auquel les Génois doivent la liberté dont ils jouissent , a seule quelques privilèges. Par exemple , lorsque le Sénat fait publier une Loi somptuaire , elle n'y est point soumise , & fait toute la dépense qu'elle juge à propos. J'ai contemplé avec plaisir la Statue de ce Héros , qui est dans la cour du Duc Doria. A propos de Palais , il y en a ici de superbes , mais je ne me crois pas capable d'en faire la description , je vous dirai seulement qu'ils sont construits sur les desseins du *Pal-*

radio. Dans la rue *Strada nova*, on voit la plus belle enfilade de bâtimens qui soit peut-être au Monde. Les vastes Palais de *Durazzo*, des deux *Balbi*, qui sont joints ensemble par une magnifique colonnade : le Palais *Impérial* & celui de *Doria*, sont dignes de toute l'attention des curieux. Toute la perfection de l'Architecture paroît en dehors, & on trouve en-dedans la plus grande magnificence jointe au goût & à l'élégance. Mais rien ne m'a fait plus de plaisir que la collection de Tableaux qui sont tous de *Raphaël*, de *Paul Veronese*, du *Titien*, du *Carache*, de *Michel Ange*, du *Guide* & du *Corrége*. Je mets ces deux-ci les derniers, parcequ'ils sont mes Peintres favoris. Je n'aime point les Tableaux qui représentent des objets d'horreur, & plus un martyr est peint au naturel, plus il est désagréable à mes yeux.

Le Guide & le Corregge présentent toujours la Nature dans son beau, & l'imitent parfaitement. J'ai été frappée d'étonnement à la vue d'une Lucrece qui est dans le Palais *Balbi*. La beauté de son visage, l'expression qui y est, son sein, en un mot, tout inspire dans ce Tableau les mêmes sentimens de pitié & d'admiration, qu'on sentiroit à la lecture d'un beau Poëme sur cette matiere. On y voit encore une Cléopâtre de la même main; elle mérite aussi beaucoup d'éloges, & je lui en donneroïis, si Eucrece n'avoit d'abord captivé mon admiration. Il y a en outre quelques Bustes anciens qui sont d'une beauté surprenante. L'Eglise de Saint Laurent est bâtie de marbre blanc & noir. On y garde cette fameuse assiette, qui est d'une émeraude. On ne permet à personne d'y toucher depuis qu'on

a découvert le projet qui avoit été formé de la laisser tomber pour la casser. On accuse de cette méchanceté le Roi de Sicile, qui vouloit se venger, dit-on, de ce que l'on avoit refusé de la lui vendre. L'Eglise de l'Annonciation est toute de marbre en dedans: celui des piliers est blanc & rouge; les Jésuites ont très-bien décoré celle de Saint Ambroise; mais toutes les Eglises qui sont ici, ne méritent pas, en général, qu'on y fasse attention, lorsqu'on a vu Sainte Sophie. Vous conviendrez que j'ai bien employé mon tems pour avoir vu tant de choses depuis que nous sommes sortis de quarantaine. Tous ceux qui viennent du Levant sont obligés de la faire: la nôtre, à la vérité, a été bien abrégée; d'ailleurs, je l'ai passée agréablement avec Madame *Davenant* au Village de S. Pierre d'Arena.

qui est environ à un mille de Gènes. Nous étions logés dans une Maison extrêmement belle & commode en même tems : elle a été bâtie par le *Palladio*. Nous avons reçu la visite de quelques Anglois ; ils étoient accompagnés d'un Noble Génois , qui avoit la commission de nous empêcher de nous toucher. Je compte rester encore quelques jours à Gènes , & je voudrois bien y passer le reste de ma vie ; mais je ne suis pas destinée à une si grande tranquillité. Je suis, &c.



L E T T R E X L V I.

*A la Comtesse de ***. De Turin , le 12
Septembre 1718. Vieux style.*

J E suis venue de Gènes ici en deux jours , par le plus beau chemin du monde. J'ai déjà vu tout ce qu'on montre aux Etrangers de curieux dans Turin , & je n'y ai rien trouvé qui mérite une description particulière. *Le Saint Mouchoir* ne me paroît pas une chose assez respectable pour que je vous en entretienne. Les Eglises sont belles ; le Palais du Roi a quelque chose de majestueux : mais les chefs-d'œuvres d'Architecture que j'ai vus depuis peu , m'ont rendue si difficile , que je ne fais pas grande attention aux bâtimens qui sont ici. La Ville de Turin

est bien construite : elle est située dans une belle plaine sur les bords du Po. Les Palais de la *Venerie* & de la *Valentine*, qui en sont à peu de distance, peuvent être regardés comme des édifices assez agréables. Nous avons pris notre logement sur la place Royale, qui est un des beaux carrés que j'aye jamais vûs : elle est entourée d'arcades en pierres blanches. Le Chevalier *** que vous avez vu en Angleterre, est venu nous voir. Il nous a offert de nous présenter à la Cour, qui est actuellement à *Rivoli*, à une lieue de Turin. J'y allai hier, & j'eus l'honneur d'être présentée à la Reine par sa première Dame d'honneur. Sa Majesté étoit dans un appartement magnifique, environnée des Dames de sa suite qui sont toutes assez jolies : elles avoient des robes longues ; il étoit fort aisé de distinguer parmi

elles la belle Princesse de Carignan. La Reine a beaucoup de bon sens : elle m'a parlé avec douceur & avec bonté. Elle se souvient toujours qu'il coule du sang Anglois dans ses veines, & même s'en glorifie. Elle m'a dit qu'elle étoit fort attachée à cette Nation. Pour répondre à sa bonté, je lui ai donné, aussi souvent qu'il m'a été possible, le titre de Majesté : je crains qu'on ne le lui donne pas long-tems. Le Roi a les yeux pleins de feu ; le jeune Prince de Piémont est d'une figure fort agréable : mais la grande dévotion dans laquelle cette Cour est plongée ne lui permet aucun des divertissemens convenables à son âge. Il n'y a ici de magnificence que dans les Processions & les Messes. La galanterie y est regardée comme un crime irrémissible. Le pauvre Comte de *** qui étoit lié avec nous à Londres, est

disgracié , pour avoir eu la hardiesse
de faire des propositions à une Dame
d'honneur de la Reine. Je compte
me mettre en route demain , & tra-
verser ces redoutables Alpes , dont
il est tant parlé. Si j'ai le bonheur
de les passer sans accident , je
vous donnerai de mes nouvelles. Je
suis, &c.



L E T T R E XLVII.

*A Madame L. ***. De Lyon, le
25 Septembre 1718. Vieux style.*

EN arrivant ici, j'ai reçu vos deux Lettres, & celles de plusieurs de mes amis, lesquelles m'avoient été adressées à Constantinople. Notre Marchand de Marseille, sçachant que nous étions ici, nous les y a adressées. Ma sœur n'étoit point alors en Angleterre; je crains qu'elle n'ait pas reçu la Lettre que je lui ai écrite de Turin, & comme je n'ai point reçu de ses nouvelles, je ne sçais où lui adresser les miennes. J'ai gardé le lit pendant plusieurs jours; j'arrivai ici le 17 de ce mois: je fus prise d'une fièvre si violente, que je me crus toucher au moment où

tous mes voyages feroient finis : il n'est pas étonnant que mes fatigues aient produit cet effet. Pour aller de Turin à Novalasse , nous avons traversé un très-beau pays ; il est bien planté : l'art & la nature se sont réunis pour l'embellir. Le jour suivant nous commençâmes de monter le Mont *Cénis* ; nous fîmes démonter nos chaises : nous les mîmes sur des mulets, & nous nous plaçâmes dans de petites chaises d'osier passées dans des bâtons que des hommes portent sur leurs épaules.

L'aspect de ces Montagnes, couvertes d'une neige éternelle, des nuages suspendus au - dessous de nous, des torrens qui se précipitent de rocher en rocher, avec un fracas horrible, & formant des cascades d'autant plus belles, qu'elles sont naturelles, auroient fixé toute mon attention, si je n'avois pas enduré un

un froid excessif. Un brouillard épais qui regne continuellement sur cette Montagne, pénétra l'épaisse fourrure qui m'enveloppoit, & me causa un froid si violent, que j'étois à demi-morte avant de parvenir au bas de cette Montagne; nous n'y arrivâmes cependant que deux heures après le Soleil couché. Sur le sommet du Mont *Cénis*, on trouve une vaste plaine, au milieu de laquelle est un Lac.

La descente de cette Montagne est si rapide & si glissante, que j'étois étonnée de voir nos porteurs marcher d'un pas aussi ferme que s'ils avoient été sur un terrain plat. Je craignois, cependant, moins de me casser le cou que de tomber malade, & l'événement a prouvé que j'avois raison.

On peut passer toutes les autres Montagnes en chaise: elles sont

abondantes en vignes & en pâtu-
rages : on y voit une quantité prodi-
gieuse de très - belles chevres. La
derniere de ces Montagnes s'appelle
Acquebelle. Peu après l'avoir des-
cendue , nous arrivâmes à *Pont-
Beauvoisin* , Ville frontiere de la
France ; le pont sert de séparation
entre ce Royaume & celui de Savoye.
Nous continuâmes notre route jus-
qu'à Lyon où nous entrâmes la nuit.
Depuis que j'y suis , je n'ai été occu-
pée que du soin de ma santé ; je
crois cependant être hors de danger ,
& je ne compte pas garder encore
la chambre long-tems, quoique j'aye
toujours un violent mal de gorge.
Je suis impatiente de voir les curio-
sités de cette fameuse Ville , & en-
core plus d'arriver à Paris , d'où je
vous écrirai une Lettre plus amu-
sante que celle-ci. La maladie m'a
affoibli l'esprit ; d'ailleurs la mau-

(195)

vaife Auberge où nous fommes ;
les bouteilles d'Apothicaire dont ma
chambre eft remplie, me donnent
de l'humeur. Je fuis, &c.

LET TRE XLVIII.

*A M. Pope. De Lyon, le 28
Septembre 1718. Vieux fyle.*

VO TRE Lettre m'a été adreffée
ici ; & je l'ai reçue. Vous me
marquez que vous avez appris mon
retour avec plaifir : je devrois vous
en remercier, il eft vrai ; mais je ne
puis vous pardonner de vous réjouir
d'une chofe qui m'afflige : ce com-
pliment doit vous paroître extraor-
dinaire. Il eft cependant certain que
je reverrai mes amis avec beaucoup
de fatisfaction ; mais, quand je fais
réflexion que je ferai obligée de

voir & d'écouter en même tems mille impostures , de recevoir , de rendre des visites , de faire des complimens , d'affiter aux tables de thé & d'y essuyer une foule de questions ; d'un autre côté ne me trouvant pas capable de rendre service à mes compatriotes , pour lesquels je ne puis former que des vœux impuissans , je regrette de n'être pas restée dans un lieu où j'aurois trouvé le repos & la tranquillité, si convenables à mon indolence. Je tomberoïs certainement dans la mélancolie , si je vous écrivois encore une ligne sur ce ton. J'aime mieux remplir le reste de ma Lettre avec les inscriptions qui sont sur des tables d'airain qu'on voit aux deux côtés de la Maison de Ville.

TABLE PREMIERE.

Mærerum. noster:: sui::: Equidem primam. omnium. illam. cogitationem. hominum quam. maxime primam. occursam. mihi. provideo. deprecor. ne. quasi. novam. istam. rem. introduci. exhorrescatis. sed. illa. potius. cogitetis. quam. multa. in. hac. civitate. novata. sint. &. quidem. statim. ab. origine. urbis. nostræ. in. quod. formas. statusque. res. P. vestra. diducta. sit.

Quondam. Reges. hanc. tenuere. urbem. ne. tamen. domesticis. successoribus. eam. tradere. contigit supervenere. alieni. &. quidam. externi. ut. Numa. Romulo. successerit. ex. Sabinis. veniens. vicinus. quidem. sed. tunc. externus. ut. Anco. Marcio. Priscus. Tarquinius. propter. temeratum. sanguinem. quod. patre. de. marato. Corinthio. natus. erat. &. Tarquiniensi. matre. generosa. sed.

inopi. ut quæ. tali. marito. necesse. ha-
 buerit. succumbere. cum. domi. repellere-
 tur. à. gerendis. honoribus. post. quam.
 Romam. migravit. Regnum. adeptus.
 est. huic. eoque. &. filio. nepotive. ejus.
 nam. &. hoc. inter. auctores. discrepat.
 insertus. Servius. Tullius. si nostros. se-
 quimur. captiva. natus. ocrefia. si tuf-
 eos cæli. quondam. vivenuæ. sodalis. fi-
 delissimus. omnis. que. ejus. casus. co-
 mes. postquam. varia. fortuna. exactus.
 cum. omnibus. reliquis. Cæliani. exerci-
 tus. Etruria. excessit. montem. Cælium.
 occupavit. &. à. duce. suo. Cælio. ita
 appellatus. mutatoque. nomine. nam.
 tufce. maslarna. ei. nomen. erat. ita. ap-
 pellatus. est. ut dixi. &. regnum. summa.
 cum. reip. utilitate. obtinuit. deinde,
 postquam. Tarquini. Superbi. mores. in-
 visi. civitati. nostræ. esse. cæperunt. qua.
 ipsius. qua. filiolum. ejus. nempe. per-
 rasum. est. mentes. regni. &. ad. consu-
 les. annuos. Magistratus. administratio.
 reip. translata. est.

Quid. nunc. commemorem. dictaturæ
 hoc. ipso. consulari. imperium. Valen-
 tius. repertum. apud. majores. nostros.
 quo. in. asperioribus. bellis. aut. in. ci-
 vili. motu. difficiliore. uterentur. aut.
 in. auxilium. plebis. creatos. tribunos.
 plebei. quid. à. consulibus. ad. decemvi-
 ros. translatum. imperium. solutoque.
 postea. decemvirali. regno. ad. consules.
 rursus. redditum. quid. ire ::: v. ris.
 distributum. consulare. imperium. tribu-
 nosque. militum. consulari. imperio. ap-
 pellatos. qui. seni. & octoni. crearentur.
 qui. communicatos. postremo. cum. plebe.
 honores. non. imperi. solum. sed. sacer-
 dotiorum. quoque. jam. si. narrem. bella.
 à. quibus. cæperint. majores. nostri. &
 quo. processerimus. vereor. ne. nimio. in-
 solentior. esse. videar. & quæsisse. jac-
 tationem. gloriæ. prolati. imperi. ultra.
 Oceanum. sed. illo. C. Parius. reverterar.
 civitatem.

TABLE II.

sane :: novo :: divus : Aug :: no : lus. &
 patruus. Ti. Cæsar. omnem. florem ubi-
 que. coloniarum. ac. municipiorum. bo-
 norum. scilicet. virorum. &. locupletium.
 in hac curia. esse voluit. quid. ergo. non.
 italicus. Senator. provinciali. potior. est.
 jam. vobis. cum. hanc. partem. censuræ.
 approbare. cæpero. quid. de. fa. re. sen-
 tiam. rebus. ostendam. sed. ne. provin-
 ciales. quidem. si modo. ornare. curiam.
 poterint. rejiciendos. puto.

*Amatissima. ecce. colonia. valentissi-
maque. Renniensium. quam. longo. jam.
tempore. Senatores. huic. curiæ. confert.
ex. qua. colonia. inter. paucos. eque-
stris. ordinis. ornamentum. L. Restinum.
familiarissime. diligo. & hodie. in. re-
bus. meis. detineo. cujus. liberi. fruan-
tur. quæso. primo. Sacerdotiorum. gra-*

du. post. modo. cum. annis. promoturi.
 dignitatis. suæ. incrementa. ut. dirum.
 nomen. latronis. taceam. &. odi. illude.
 Palesticum. prodiguum. quod. ante. in.
 Domum. Consulatum. intulit. quam.
 colonia. sua. solidum. civitatis. Ro-
 manæ. beneficium. consecuta. est.
 idem. de. fratre. ejus. possum. dicere.
 miserabili. quidem. indignissimoque.
 hoc. casu. ut. vobis. utilis. senator. esse.
 non. possit.

Tempus. est. jam. Ti. Cæsar. Germa-
 nice. detegere. te. patribus. conscriptis.
 quo tendat. oratio. tua. jam. enim. ad.
 extremos. fines. Galliæ. Narbonensis.
 venisti.

Tot. ecce. insignes. juvenes. quot.
 intueor. non. magis. sunt. pœnitendi.
 senatores. quam. pœnitet. Persicum. No-
 bilissimum. verum. amicum. meum. in-
 ter. imagines. majorum. suorum. Allo-
 brogici. nomen. elegere. quod. hæc. ita.
 esse. contenti. is. quid. ultra. desidera-

ris. quam. ut. vobis. digito. demonstrē.
 solum. ipsum. ultra. fines. Provinciæ.
 Narbonensis. jam. vobis. Senatores.
 mittere. quando. ex. Lugduno. habere.
 nos. nostri. ordinis. viros. non. pœnitet.
 timide. quidem. P. C. egressus. adsuētos.
 familiatēque. vobis. Provinciarum.
 terminos. sum. sed. destricte. jam. com-
 itæ. Galliæ. causa. agenda. est. in. qua.
 si. quis. hoc. intuetur. quod. bello. per.
 decem. annos. exercuerunt. divum. Ju-
 lium. idem. opponat. centum annorum.
 immobilem. fidem. obsequiumque. mul-
 tis. trepidis. rebus. nostris. plusquam.
 expertum. illi. patri. meo. Druso. Ger-
 maniam. subigenti. tutam. quietē. sua.
 securamque. a. tergo. pace. m. præstiterunt.
 &. quidem. cum. ad. sensus. novo. tum.
 opere. &. in. adsueto. Galliis. ad. bel-
 lum. advocatus. esset. quod. opus. quam.
 arduum. sit. nobis. nunc. eum. maxime.
 quā. amvis. nihil. ultra. quam. ut. publi-
 cæ. notæ. sint. facultates. nostræ. exqui-

ratur. nimis. magno. experimento. cognoscimus.

On voit près la Porte de S. Justin les débris d'un Aquéduc qui avoit été bâti par les Romains , & derriere le Couvent de Sainte Marie on trouve les ruines d'un Palais Impérial , où l'Empereur Claude naquit. Il fut habité par Septime Severe. La Cathédrale est sous l'invocation de Saint Jean : c'est un grand Edifice , d'une Architecture Gothique. Il y a une horloge , dont les Allemands font beaucoup de cas. On voit dans une Place publique la Statue du feu Roi. A propos de cette Statue , je vous dirai que je trouve le goût des François assez singulier : ils ont coutume de charger la tête de celui qu'ils représentent d'une grosse perruque dorée & bien frisée : c'est donner à un Héros l'air coquet. On a tant écrit sur Lyon , que

je me crois dispensée de vous en parler. Les maisons sont assez bien construites, le cours est beau & bien planté. On y découvre le confluent du Rhône & de la Saône.

*Ubi Rhodanus ingens amne prærapido fluit,
Ararque dubitans quò suos fluctus agat.*

J'ai eu le tems de voir toutes les curiosités de cette ville: un mal de gorge qui m'étoit resté d'une fièvre occasionnée par le froid que j'avois enduré en traversant les Alpes, m'a forcée d'y séjourner. Les Médecins de ce pays me menacent de toutes sortes de maladies si je les quitte; mais mon mal est si opiniâtre, que j'imagine qu'il m'est aussi possible de faire le voyage de Paris avec lui, que de me promener dans les rues de Lyon. Enfin, quoi qu'en disent ces Docteurs & les Apothicaires, je suis déterminée à me mettre en route demain avec mon mal de gorge.

Quand vous verrez Milady, dites-lui, je vous prie, que j'ai reçu sa Lettre & que je lui ferai réponse de Paris, d'où elle recevra des nouvelles avec plus de plaisir, que de partout ailleurs. Je suis, &c.

LET TRE XLIX.

*A Milady ***. De Paris, le 10 Octobre 1718. Vieux style.*

VOUS écrire du sein des plaisirs, c'est vous prouver, ma chere Milady, combien je vous suis attachée. Je suis accablée de visites : on me fait tant de complimens, que je n'ai pas même le tems d'y répondre. L'Ambassadeur de France à Constantinople a beaucoup de parens ici ; ils viennent tous me voir, & m'importunent par leurs questions éternelles. L'air de Paris m'est favorable : je n'ai

jamais joui d'une si bonne santé ;
 quoique j'aye été fort incommodée
 pendant la route , qui étoit assez dés-
 agréable par elle-même. Pendant que
 nous changions de chevaux , les Pay-
 sans venoient en foule nous deman-
 der l'aumône : leur air & leurs habits
 annonçoient une misere extrême. En
 arrivant à Fontainebleau j'examinai
 le Palais du Roi : les Appartemens
 sont vastes & bien dorés ; mais l'Arch-
 tecture & les Peintures n'ont rien de
 remarquable. La grande Galerie, que
 fit bâtir Henri IV, est d'un goût an-
 tique. Le Parc est charmant : on y
 voit de très-beaux arbres , & des
 étangs magnifiques , où il y a des car-
 pes privées, dont quelques-unes ont ,
 dit-on , plus de quatre-vingts ans. Le
 feu Roi avoit coutume de passer tous
 les ans quelques mois dans ce Palais.
 Les Sentences qu'on trouve sur toutes
 les pierres des environs , annoncent

que la dévotion étoit alors fort à la mode dans cette Cour ; mais on n'en voit plus aucuns restes à Paris ; on n'y respire que les plaisirs.

La foire Saint Laurent est à présent ouverte : vous imaginez bien que j'y ai été : les boutiques y sont rangées avec tant de régularité , & sont si bien illuminées , qu'elles font un agréable Spectacle. La grossiereté du Harlequin m'a déplu , & la musique Françoisise a choqué mes oreilles qui sont accoutumées à celle d'Italie. La salle de l'Opéra n'est qu'une loge en comparaison de la nôtre du Hai-Market ; & celle de la Comédie n'est pas comparable à celle de Lincolns-Junfields ; mais j'avouerai , à la louange des François , que leurs Acteurs tragiques sont beaucoup meilleurs que les nôtres : à peine Mademoiselle O - D pourroit servir de confidente à la *** , J'ai vu re-

présenter Bajazet sur le théâtre François : elle fut si bien jouée , que je puis vous assurer que nos Acteurs ne savent que parler , & que ceux-ci savent sentir. L'ame est certainement plus émue en voyant un homme dont le malheur est peint sur sa figure , que lorsqu'il le raconte avec un air tranquille. A propos d'air , je vous dirai que j'ai vu celles qui passent pour des Beautés parmi les Dames Françaises : elles sont en vérité dégoûtantes , (pardonnez-moi l'expression ,) par leur façon de se mettre , & par le fard dont elles couvrent leur visage : leurs cheveux courts & frisés ressembloit à de la laine blanche ; & avec leur visage couleur de feu , elles n'ont même pas la figure humaine ; on les prendroit volontiers pour des moutons nouvellement écorchés. Je me rappelle avec plaisir mes jolies Compatriotes ; &

si j'écrivois à d'autre qu'à vous , je dirois que ces figures grottesquement barbouillées relevent beaucoup , dans mon idée , les graces naturelles de ma chere Lady R ***.

Post-Scriptum.

J'AI rencontré ici l'Abbé , qui m'a chargée de vous faire ses compliments.

LET TRE L

A M. T ***. De Paris , le 16 Octobre 1718. *Vieux style.*

JE vous avois promis de vous écrire de Paris , & vous voyez que je vous tiens parole ; ç'a été pour moi une agréable surprise de trouver ici ma sœur : comme elle n'avoit pas reçu mes dernieres lettres , ç'en a été une aussi pour elle de m'y voir.

Cette rencontre seroit fort agréable sous la plume de Scuderi : mais je n'imiterai pas son style au point de vous dire combien de fois nous nous sommes embrassées ; combien de fois elle m'a demandé par quel hazard j'étois de retour de Constantinople ; je lui ai répondu en lui demandant ce qui l'avoit attirée à Paris. Enfin, pour nous abréger l'histoire de nos demandes, de nos réponses & de nos complimens, nous convinmes que nous visiterions ensemble les environs de Paris : nous avons été, en conséquence, à Versailles, à Trianon, à Marli, & à S. Cloud. On avoit ordre de faire jouer les eaux pour nous : tous les Anglois qui étoient à Paris nous suivirent. Je vous avoue que Versailles m'a paru plus vaste que magnifique ; son irrégularité est même choquante pour quelqu'un qui a vû les justes propor-

tions des bâtimens Italiens. Le cabinet du Roi contient une très-belle collection d'antiques & de médailles. L'apothéose de Germanicus, qui est sur une grande agathe, est la plus belle chose que j'aye jamais vue dans ce genre. On trouve en outre d'anciennes statues qui sont d'une rare beauté : la grande galerie est un monument du rare mérite de le Brun. Je ne vous ferai point la description du grand appartement, des fontaines qui sont en grand nombre, du théâtre d'eau, des bosquets, & des fables d'Esopé ; assez de François l'ont faite. Trianon dans sa petitesse m'a paru préférable à Versailles ; Marli, à Trianon ; & S. Cloud, à tous les trois. Il a l'avantage d'être situé sur le bord de la Seine qui coule au pied des jardins & de la grande cascade. Si vous voulez savoir le nombre des statues, & à combien

de pieds elles jettent l'eau ; vous pouvez consulter les Livres dont je vous ai parlé ci-dessus.

Nous avons vu les tableaux du Roi qui sont dans le bel Hôtel du Duc d'Antin , à qui la garde en est confiée jusqu'à la majorité du Monarque. Ils sont en petit nombre ; mais des meilleurs Maîtres. J'ai vu avec beaucoup de plaisir l'Archange de Raphaël , où le sentiment de ces êtres supérieurs sont aussi-bien exprimés que dans *Milton*. Pour ce qui regarde les Thuilleries , je vous dirai en général qu'elles sont plus belles que notre S. James , & que le Cours est plus agréable que *Hide-Park* : les arbres y donnent de l'ombre dans les grandes chaleurs. J'ai vu le Roi au Louvre : il étoit accompagné du Duc Régent. Ce Monarque est grand & bien pris dans sa taille. En parlant de la Cour de Fran-

ce , je vous avouerai que j'ai vu avec un singulier plaisir, un Anglois, ou au moins un fujet du Roi d'Angleterre, faire la loi dans Paris. Je parle de M. Law , qui traite les Ducs & Pairs d'une maniere fort dure , pendant que , de leur côté , ils ne l'abordent qu'avec respect & soumission. Je ne vous parlerai point de la place des Victoires ; j'aurois trop à faire si j'entreprendois toutes ces descriptions. Il me semble que Paris est préférable à Londres pour la netteté du pavé , pour la régularité des rues , pour les illuminations pendant la nuit ; d'ailleurs toutes les maisons sont bâties en pierre , & celles des gens de qualité sont ornées de jardins : Londres est cependant de moitié plus grand , & je crois que c'est toute la supériorité qu'elle a sur Paris. Je ne ferai pas ici un long sé-

jour ; envoyez-moi donc promptement les commissions dont vous comptez me charger , afin que je puisse m'en acquitter. Je suis , &c.



LETTRE LI.

A l'Abbé ***. A Douvres, le 31
Octobre 1718. Vieux style.

J E compte que vous me saurez gré de vous avoir averti le plutôt qu'il m'a été possible de mon arrivée en Angleterre. Je suis entrée ce matin dans Douvres ; mais j'ai essuyé une si terrible tempête pendant la nuit dans le *Paquebot* , que le Capitaine lui-même a été effrayé : il n'a pu s'empêcher de nous avertir que nous étions dans un très-grand danger. Nous avons donné le signal à un petit bateau de pêcheur qui a eu beaucoup de peine à arriver à notre bord. La consternation enfin étoit si grande, que tout l'Equipage imploroit la protection du Ciel. Quoique ce spectacle fût horrible, & que j'euss.

le peur d'être noyée, je ne pus m'em-
 pêcher de rire du double embarras
 dans lequel se trouva une Angloise ;
 une Dame qui passoit avec nous , &
 qui me pria de la recevoir dans ma
 chambre , pendant la traversée. Elle
 avoit acheté une très-belle coëffure
 qu'elle vouloit cacher aux Commis
 de la Douane. Lorsque le vent com-
 mença à s'élever , & qu'elle enten-
 dit notre bâtiment craquer de toutes
 parts , elle oublia sa coëffure pour
 prier Dieu : mais dès qu'elle le vit
 diminuer , cette chere coëffure lui
 revint à l'idée. « Ma chere Dame ,
 » me dit-elle , prenez soin de mon
 » point ; si je le perdois... Ah ! mon
 » Dieu , nous allons tous périr : Mon
 » Dieu , ayez pitié de mon ame ! Ma
 » Dame , ayez soin de ma coëffure ,
 » je vous en prie. »

Les soins qu'elle prenoit de sa coëf-
 fure & de son ame tour-à-tour, les in-
 quiétudes

quiétudes que l'une & l'autre lui
 caufoient m'ont fait douter à la-
 quelle des deux elle donnoit la pré-
 férence. Cette scène n'étoit cepen-
 dant pas assez divertissante pour me
 faire oublier le danger où j'étois
 moi-même : je désirois beaucoup
 d'être à bord , & j'y suis arrivée
 saine & sauve. La Nature nous don-
 ne , sans doute , de l'amour pour
 notre patrie , afin de nous y arrêter,
 de nous empêcher de parcourir le
 Monde , & de chercher à acquérir
 des connoissances pour lesquelles
 elle ne nous a pas créés. Le seul fruit
 que nous rapportons de nos Voya-
 ges, c'est le desir de jouir de tous
 les plaisirs, de toutes les commodi-
 tés que nous avons trouvés dans les
 différens climats ; mais qu'on ne peut
 réunir dans un seul. J'ai lu tout ce
 qu'on peut lire dans les différentes
 Langues que je possède ; je me suis

affoibli la vûe en travaillant la nuit ; en suis-je plus contente aujourd'hui ? Non ; je porte envie à cette heureuse tranquillité dont jouit un esimple laitier : aucuns doutes , aucuns scrupules ne s'élevent dans son esprit ; elle entend le sermon avec humilité , & ne confond point le devoir réel avec les subtilités de l'Ecole. Si elle en savoit davantage , elle n'en seroit pas moins ignorante. Moi qui ai vû une partie de l'Asie , de l'Afrique , qui ai fait presque le tour de l'Europe , je me trouve moins heureuse qu'un honnête Gentilhomme Anglois , qui croit fermement que les meilleurs vins de Grèce ne valent pas la bierre de Mars , que les pommes de reinette sont préférables aux fruits d'Afrique , que les becs-figues d'Italie n'ont pas le goût si agréable qu'un cimier de bœuf ; enfin , que hors de l'Angleterre , on ne

peut goûter des plaisirs réels. Je demande à Dieu la grace de me donner cette façon de penser le reste de ma vie, & de me faire oublier l'admirable clarté du Soleil de Constantinople, pour me contenter de la foible lumière dont nous jouissons ici. Je suis, &c.

LETTRE LII.

*A M. Pope. De Douvres, le premier
Novembre 1718. Vieux style.*

JE reçois dans le moment votre Lettre qui m'a été envoyée de Paris. Je compte vous revoir bientôt, aussi-bien que M. Congreve; mais je crois ne pouvoir mieux employer mon tems, qu'à vous faire réponse, pendant qu'on dispose mes bagages, pour mon retour à Londres.

Je ne puis m'empêcher d'applaudir à vos généreux sentimens de supposer que vos Amans de village, appelés vulgairement Faneurs, auroient passé leur vie dans l'union & les plaisirs, si la foudre n'en eût arrêté le cours. Car pourquoi s'imaginer que Jean *Hughes* & *Sara-Drew* eussent été plus sages & plus vertueux que leurs voisins ? Il n'est pas étonnant qu'un homme de vingt-cinq ans ait eu envie d'épouser une brune de dix-huit ; & je ne doute point que s'ils se fussent unis par les liens du mariage, ils n'eussent vécu ensemble comme les autres payfans. La précaution que prit Jean *Hughes* de mettre sa maitresse à l'abri de l'orage est si naturelle, qu'il y a lieu de croire qu'en pareil cas il en eût fait autant pour son cheval. Je ne crois point que leur amour réciproque ait été la cause de leur mort. Vous sa-

vez que les Juifs furent réprouvés pour avoir pensé qu'un Village avoit été détruit par le feu du Ciel , parce qu'il étoit plus criminel que les autres. Tous les hommes en général sont exposés aux effets du hasard ; puisque vous voulez que je fasse l'építaphe de ces deux pauvres Amans , en voici une qui , sans être si poétique que la vôtre , est peut-être plus juste.

» Ci gissent *Jean Hughes & Sara*
 » *Drew*. Que vous importe , direz-
 » vous peut-être ? Il y auroit , ami ,
 » beaucoup de choses à dire sur ce
 » pauvre couple. Ils devoient se ma-
 » rier Dimanche prochain : voyez la
 » bizarrerie du destin ! Il plut , fit des
 » éclairs Jeudi dernier , & ces tendres
 » amans , fort effrayés , se mirent
 » sous un tas de foin : mais le ton-
 » nerre , qui , sans doute , étoit en-
 » voyé à dessein , les surprit dans les

» transports de leur passion , & les
 » envoya parmi les Morts. Ce fut
 » peut-être un bonheur pour eux ;
 » car s'ils eussent encore vécu une
 » année , le mari eût sans doute été
 » cocu, la femme battue , & tous les
 » deux auroient maudit le mariage.
 » Cependant Pope a daigné écrire sur
 » leur tombe ; ne sont-ils pas heu-
 » reux dans leur malheur ?

J'avoue que ces sentimens ne sont
 pas si nobles que les vôtres ; mais
 j'espère que vous les excuserez en
 faveur des deux derniers vers. Vous
 voyez à quel prix je mets l'honneur
 que vous leur avez fait ; je ne désire
 cependant point que vous me le ren-
 diez en pareil cas : j'aime mieux
 vivre votre très-humble servante ,
 que d'être chantée après ma mort
 par les plus célèbres plumes de l'Eu-
rope.

Je n'écrirai point à M. ***. Je

(223)

vous prie de lui faire part de ma
Lettre , s'il vous demande de mes
nouvelles.

Fin de la seconde & derniere Partie.

